

PAUL CLAUDEL

de l'Académie Française

PARTAGE DE MIDI

d r a m e

nrf

GALLIMARD

Partage de midi

Paul Claudel



Gallimard, Paris, 1949

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

PAUL CLAUDEL

de l'Académie Française

**PARTAGE
DE MIDI**

drame

nrf

GALLIMARD

À PHILIPPE ET HÉLÈNE BERTHELOT

EN TÉMOIGNAGE
DE MA GRANDE AFFECTION
JE DÉDIE CE LIVRE

P. C.

TABLE

PRÉFACE

ACTE PREMIER

ACTE DEUXIÈME

ACTE TROISIÈME

PRÉFACE

Si ignoras te, o
pulcherrima mulierum

Cant. 1-7

Rien de plus banal en apparence que le double thème sur lequel est édifié ce drame, aujourd'hui après tant de saisons livré à la publicité. Le premier, celui de l'adultère : le mari, la femme et l'amant. Le second, celui de la lutte entre la vocation religieuse et l'appel de la chair. Rien de plus banal, mais aussi rien de plus antique, et j'oserai presque dire, dans un certain sens rien de plus sacré, puisque l'idée de cette bataille entre la Loi et, sous les formes les plus diverses et les plus inattendues, la Grâce, entre Dieu et l'homme, entre l'homme et la femme, court sous les récits de l'Ancien Testament les plus riches de signification.

La chair, selon que nous en avons reçu avertissement, désire contre l'esprit, et l'esprit désire contre la chair. Le premier aspect de ce conflit a fait l'objet de toutes sortes de poèmes, romans et drames. Mais, d'autre part, est-il sûr que la cause de l'esprit qui désire contre la chair ait jamais été plaidée dans toute son atroce intensité, et, si je puis dire, jusqu'à épuisement du dossier ?

Un homme, peu préparé par son éducation et son tempérament naturel, a reçu, bien malgré lui, l'appel de Dieu, un appel irrécusable. Après une longue résistance qui l'a mené jusqu'au bout du monde, il s'est décidé à y répondre. Menant en laisse sa volonté frémissante, il s'est présenté à l'autel, et c'est de Dieu même qu'il a reçu réponse. Nette. Un refus pur et simple, un non péremptoire et de nulle explication accompagné. Le voici éliminé, sans que la conscience en lui de cet appel inexorable ait cessé. De nouveau pour lui la solitude, l'exil. Actuellement la mer, et, pendant de longs jours, entre le ciel et l'eau une certaine position hors de tout. Il est midi.

Et comment se serait-il fait que sur ce bateau une femme à la fin ne l'attendît pas ? « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu », dit le Commandement primordial, inscrit non seulement sur la pierre, mais dans le cœur de l'homme, et de certains hommes, qu'y faire ? en traits de feu, « de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces. » Il n'est plus question de Dieu pour le moment, mais voici en face de moi, maintenue et sans que je puisse m'y soustraire, cette image de Dieu qui a levé les yeux sur moi. Le moment est venu, en ce milieu de la vie, de la proposition centrale qui ne saurait plus être éludée.

Mesa, je suis Ysé, c'est moi.

La grâce et la nature ordonnent également qu'entre les créatures de Dieu il y ait un lien de charité. Non seulement un lien général, mais un aménagement particulier, de sorte par exemple que la clef de l'une ne soit que dans le cœur de tel autre. C'est ainsi que dans le règne matériel nous voyons tel animal avoir besoin pour se nourrir exclusivement de la chair de tel autre animal. Et de même telle femme de tel homme et telle âme de telle âme. La fin suprême bien entendu ne pouvant être autre que Dieu.

Oui, mais si le chemin de Dieu se trouve barré par un obstacle irréductible, dans l'espèce ce sacrement qui est le mariage ?

Les deux amants ont passé outre. Les voici imprudemment qui se demandent l'un à l'autre cet élément, cet aliment intérieur que l'on appelle le feu, et que la créature n'usurpe à son usage que pour sa propre

destruction. Au lieu de les illuminer, il les brûle. Au lieu de les consommer, il les consume. Au lieu de s'apporter l'un à l'autre le salut, ils s'apportent l'un à l'autre la damnation.

Tels, au second acte de ce drame, Mesa Ysé dans le cimetière de Hong-Kong. Il est dangereux de demander Dieu à une créature. Le prophète dit : Je ferai sortir du milieu de toi un feu qui te dévorera. Dans le mariage il y a deux êtres qui consentent l'un à l'autre, dans l'adultère il y a ces deux êtres qui se sont condamnés l'un à l'autre.

Et alors c'est le Troisième Acte.

Le temps n'a pas été long à venir que les deux amants se constatent l'un à l'autre irréductibles, sans que l'interdiction pour autant ait fait cesser entre eux le désir. À la mesure de l'exigence réciproque ni l'un n'est capable d'apporter, ni l'autre d'appartenir. La situation est désespérée. Il n'y a plus pour Ysé qu'à essayer de s'y soustraire, à tout prix ! n'importe comment ! avec le fruit qu'elle a conçu ! La femme après tout est quelqu'un sur qui pèse l'exigence pratique.

Mais elle est aussi quelqu'un sur le front de qui est inscrit le mot : MYSTÈRE. Elle est la possibilité de quelque chose d'inconnu. Un être secret et chargé de significations. Un être secret et de soi-même ignoré qui postule d'une intervention extérieure sa réalisation.

Je te tirerai dans les liens d'Adam, dit le prophète Osée. Ce qui est refusé à la passion, le sacrifice, qui sait si d'une manière ou de l'autre, il ne pourra l'obtenir ?

PARIS, 18 JANVIER 1948.

ACTE PREMIER

*Le pont d'un grand paquebot.
Le milieu de l'Océan Indien
entre l'Arabie et Ceylan.*

MESA, AMALRIC

AMALRIC

Vous vous êtes laissé enguirlander.

MESA

La chose n'est pas faite encore.

AMALRIC

Alors ne la faites pas. Croyez-moi, je vous aime bien : ne la faites pas.

MESA

L'affaire ne me paraît pas mauvaise.

AMALRIC

Mais l'homme qui la fait ?

MESA

Eh bien, il a ses qualités.

AMALRIC

Je déteste les faibles et j'en ai peur.

Laissez-vous faire seulement. Prenez-le seulement avec vous !

Et vous voilà comme avec de l'eau de seltz débouchée, avec une bouteille de soda pointue que l'on ne sait plus où poser.

Je vous le dis, prenez garde à vous, mon petit Mesa.

Et que dites-vous de sa femme ?

Les voici.



*Ysé, de Ciz apparaissent sur le
pont, montant de l'escalier des
premières.*

Huit coups sur la cloche.

YSÉ

Midi.

DE CIZ

On va afficher le point.

La sirène brait.

MESA

Quel cri dans ce désert de feu !

DE CIZ

Sss ! regardez !

Il ouvre la toile du doigt.

YSÉ

N'ouvrez pas la toile, au nom du Ciel !

AMALRIC

Je suis aveuglé comme par un coup de fusil ! Ce n'est plus du soleil, cela !

DE CIZ

C'est la foudre ! Comme on se sent réduit et consumé dans ce four à réverbère !

AMALRIC

Tout est horriblement pur. Entre la lumière et le miroir

On se sent horriblement visible, comme un pou entre deux lames de verre.

MESA

Que c'est beau ! Que c'est dur !

La mer à l'échine resplendissante

Est comme une vache terrassée que l'on marque au fer rouge.

Et lui, vous savez, son amant comme on dit, eh bien, la sculpture que l'on voit dans les musées,

Baal,

Cette fois ce n'est plus son amant, c'est le bourreau qui la sacrifie ! Ce ne sont plus des baisers, c'est le couteau dans ses entrailles !

Et face à face elle lui rend coup pour coup.

Sans forme, sans couleur, pure, absolue, énorme, fulminante,

Frappée par la lumière elle ne renvoie rien d'autre.

YSÉ

Ah qu'il fait chaud ! Combien de jours encore jusqu'au feu de Minnicoï ?

MESA

Je me rappelle cette petite veilleuse sur les eaux.

DE CIZ

Savez-vous combien de jours encore, Amalric ?

AMALRIC

Ma foi non ! Et combien de jours au juste depuis que l'on est parti ? Je n'en sais rien.

MESA

Les jours sont si pareils qu'on dirait qu'ils ne font qu'un seul grand jour blanc et noir.

AMALRIC

J'aime ce grand jour immobile. Je suis bien à mon aise. J'admire cette grande heure sans ombre.

J'existe, je vois,

Je ne sue pas, je fume mon cigare, je suis satisfait.

YSÉ

Il est satisfait ! Et vous aussi, Monsieur Mesa ?

Est-ce que vous êtes satisfait ? Moi, moi, je ne suis pas satisfaite ! — Il faut que j'aille voir les enfants.

Restez ici !

Je vous défends d'aller au fumoir. Il faut que vous restiez ici tous les deux

Pour causer avec moi et pour m'amuser.

Ciz, allez me chercher ma chaise longue, et aussi mon éventail, et les coussins,

Et aussi l'onglier, et aussi mon livre, et aussi mon flacon de sels. C'est tout.

Ils sortent tous deux.



AMALRIC

Voilà. N'est-ce pas qu'elle est charmante ?

MESA

Vous savez que je ne connais rien aux femmes.

AMALRIC

Cela est vrai. Et les femmes ne connaîtront jamais rien à vous.

Moi, je vous aime et je vous connais. — Elle m'aime, c'est un fait.

Pourtant vous lui plaisez, et elle a peur de vous, et elle veut savoir ce que vous pensez d'elle.

MESA

Je pense que c'est une effrontée coquette.

AMALRIC

Si vous le voulez. Vous n'y entendez rien. Mon cher, c'est une femme superbe.

MESA

Voilà ce que vous ne cessez de me rabâcher depuis que nous avons quitté Marseille.

AMALRIC

Mais c'est que cela est vrai. Avec ça que vous ne le savez pas ! Eh eh ! si distrait que vous soyez, je crois que je vous ai mis la chose dans la tête !

Cette scène que vous lui avez faite l'autre soir ! Et cette cigarette que l'on vous a donnée,

Vous qui ne fumez pas, comme vous l'avez achevée avec dévotion ! Allons, ne soyez pas confus.

MESA

Vous êtes stupide.

AMALRIC

Mon cher, je n'aime que les blondes.

Ce n'est pas une coquette, méfiez-vous-en ! c'est une guerrière, c'est une conquérante !

Il faut qu'elle subjugue et tyrannise, ou qu'elle se donne

Maladroitement comme une grande bête piaffante !

C'est une jument de race et cela m'amuserait de lui monter sur le dos, si j'avais le temps.

Mais elle n'a pas de cavalier, avec ses poulains qui la suivent.

Elle court comme un cheval tout nu.

Je la vois s'affolant, brisant tout, se brisant elle-même.

Elle est étrangère, parmi nous

Elle est hors de son lieu et de sa race.

C'est une femme de chef ; il lui fallait de grands devoirs pour l'attacher, une grande housse d'or.

Mais ce mari qu'elle a, ce beau fils,

Ce maigre Provençal aux yeux tendres, cette espèce d'ingénieur à la manque,

Vous voyez bien que c'est un vice pour elle. Il n'a su que lui faire des enfants.

Il est effrayant de les voir tous, en route pour la Chine !

Ils seront avec vous. Méfiez-vous-en, mon petit gars !

— La voici.



*Rentre Ysé.
Rentre de Ciz, tramant et portant
les différents objets qu'on lui a
demandés et qu'il dispose sur le pont.*

YSÉ, riante, les regardant tous les trois l'un après l'autre.

Moi, je ne suis pas satisfaite !

(Montrant Mesa.) Et voilà un autre qui n'est pas satisfait. *(Montrant De Ciz.)* Et un autre qui n'est pas satisfait !

Ça l'ennuie d'aller me chercher ma chaise. Justement je n'en ai pas besoin.

Pourquoi est-ce qu'il n'est pas content ? Il a toujours l'air de faire semblant de sourire. Mais moi, je suis contente !

Elle rit aux éclats.

MESA

Vous êtes contente, et Amalric est satisfait.

DE CIZ

Parce qu'il réussit.

AMALRIC

Moi ? j'ai été nettoyé l'an dernier,
Rincé comme un verre à bière ! Maski ! je recommence.

MESA

Parce qu'il est nécessaire.

AMALRIC

Parce qu'il est occupé.

Beaucoup de choses qui me sont nécessaires, beaucoup de choses à qui je suis nécessaire.

YSÉ

Amalric, vous réussirez. Vous êtes adroit de vos mains. Vous faites bien ce que vous faites.

MESA

Il a des mains agréables. (Car les choses sont comme une vache
Qui sait ne pas se laisser traire quand elle veut.)

DE CIZ

Il est bien assis sur ses propres ressorts. Il est sûr de sa place en tout lieu.

YSÉ

Et moi je n'ai de place nulle part. Une chaise longue ficelée sur une malle, un paquet de clefs dans mon sac,

Voilà mon ménage et mon foyer !

MESA, *montrant le soleil.*

Le voilà, notre foyer, troupe errante ! Ne le trouvez-vous pas allumé comme il faut ?

Satisfaits ou pas, qu'est-ce que cela fait ?

Regardez le soleil avec un milliard de rayons tout occupé après la terre

Comme une vieille femme aux mailles de son crochet.

YSÉ

Il me tue ! Je ne puis en supporter la force !

AMALRIC

La pleine force du soleil, la pleine force de ma vie.

C'est bon que l'on puisse voir la mort en face et j'ai force pour lui résister.

MESA

Midi au ciel. Midi au centre de notre vie.

Et nous voilà ensemble, autour de ce même âge de notre moment, au milieu de l'horizon complet, libres, déballés,

Décollés de la terre, regardant derrière et devant.

YSÉ

Derrière de l'eau et devant nous de l'eau encore.

DE CIZ

Que c'est amer d'avoir fini d'être jeune !

MESA

Qu'il est redoutable de finir d'être vivant !

AMALRIC

Qu'il est beau de ne pas être mort, mais d'être vivant !

YSÉ

Le matin était plus beau.

MESA

Le soir le sera plus encore.

Avez-vous bien vu hier

Comme du cœur de la grande substance de la mer

Il naissait, feuillages verts

Et lacs roses et tabac, et traits de feu rouge dans le grouillant chaos clair,

Couleur huileusement de la couleur, la couleur de toutes les couleurs du monde. Ainsi

Que le jeune homme avec la jeune fille

Se réjouisse de la couleur la plus verte. Mais le saint

Triomphe à son dernier jour, quand se rompt enfin

Le parfum longuement mûri dans son profond cœur.

AMALRIC

L'heure est la

Meilleure qui est celle-ci. Je ne demande qu'une

Chose : voir clair,

Bien voir

Les choses comme elles sont,

Ce qui est bien plus beau, et non comme je les désire ; ce que je fais et ce que j'ai à faire.

DE CIZ

Il n'y a plus de temps à perdre.

MESA

Ce n'est point le temps qui manque, c'est nous qui lui manquons.

AMALRIC

Laissez faire. Que ma chance me passe à main,
Je ne la manquerai pas.

YSE

Que c'est drôle tout de même !
Les oiseaux et les poissons gris
Ont un endroit pour y faire leur ménage, une haie, un trou sous le chicot
de saule.
Mais nous autres tous les quatre nous n'avons pu nous arranger d'aucune
place.
Nous voilà ballants sur ce pont de bateau, au milieu d'une mer absurde !
Vous autres, vous êtes libres ! Mais moi, pauvre femme avec ces enfants
dans mon tablier, quatre membres chacun !
Et il me faut vivre comme un garçon avec ces trois hommes qui ne me
lâchent point ! Et ma maison
C'est cette chaise longue et huit colis sur le bulletin de bagages,
Trois malles de cabine, trois malles et deux caisses dans la soute, une
valise et une malle à chapeaux. Mes pauvres chapeaux !

MESA

Voici l'âge où il est inquiétant d'être libre.

AMALRIC

Point de mauvais présages. Examinons nos figures comme quand on joue
au poker, les cartes données.
Nous voilà engagés ensemble dans la partie comme quatre aiguilles, et
qui sait la laine

Que le destin nous réserve à tricoter ensemble tous les quatre ?

DE CIZ

Il n'y a plus de temps à perdre. Il n'y a plus à faire le difficile.

— Mesa, un mot encore, je vous prie.

Ils passent à tribord.



Ysé s'étend sur une chaise longue et prend son livre. Amalric s'assoit à quelque distance d'elle, fumant et la regardant. Au bout d'un moment il jette son cigare. Ysé lève les yeux vers lui et pose son livre.

YSÉ

Ainsi vous ne saviez pas que nous étions à bord ?

AMALRIC

Nous étions déjà partis quand je vous ai reconnue.

Ils restaient tous à l'arrière. Il n'y avait que nous deux à l'autre bout. Cette grande femme qui s'épaulait contre le vent.

YSÉ

Ainsi vous m'avez reconnue tout de suite ? Ainsi je ne suis pas tant changée depuis dix ans ?

AMALRIC

La même, vous-même,

Mieux. Un regard m'a suffi.

La même que je connaissais. La même stature.

Le même noir tout à coup sur l'air. Libre et droite, hardie, souple, résolue.

YSÉ

Toujours jolie ?

Elle le regarde, rit, rougit. Pause.

AMALRIC

Je vous ai bien reconnue.

YSÉ

Je me souviens. J'avais mon grand manteau et mon chapeau de feutre.

AMALRIC

C'est elle. C'était vous.

YSÉ

J'étais contente ! Dites,

Malgré tout, dans le fond, on est toujours content

De partir, de laisser toute la boutique derrière soi. Hein ? point de chapeau, point de mouchoir que l'on agite pour nous autres !

AMALRIC

Non.

YSÉ

Pas une pauvre petite femme quelque part qui chigne de tout son cœur ?

Quelque veuve bien aimable, quelque petite vierge droite comme une verge d'osier et ronde comme un sifflet.

Elle rit.

C'est bien. Cela ne fait rien.

— J'étais contente !

Comme tout était salé ! Un de ces ciels méchants, ravagés,

Comme je les aime. Et la mer, comme elle sautait sur nous, la païenne !
Voilà une mer !

Mais ça, ici,

C'est un parquet sur qui nous patinons ennuyeusement. Et c'est si rétamé
Que ça gêne, comme vous dites. Quelle souillasse magnifique

Nous faisons là-dessus ! Mais vous dites que vous aimez ces eaux dormantes.

AMALRIC

Je les aime. J'aime sentir qu'on fait son trou dedans.

Et je déteste d'être ainsi manié, berné, bercé, brossé, crossé, culbuté,

Comme là-haut près de la Crête, oh là là ! par ce fou de vent dont on ne sait ni qui ni pourquoi.

Ici tout est fini, à la bonne heure ! Tout est *résolu* pour de bon.

La situation

Réduite à ses traits premiers, comme aux jours de la Création :

Les Eaux, le Ciel, moi entre les deux comme le héros Izdubar.

YSÉ

Amalric ! vous n'avez pas toujours autant détesté

Ce fou de vent dont on ne sait ni qui ni pourquoi.

Silence.

AMALRIC

Ysé, pourquoi n'avez-vous pas voulu à ce moment ?

YSÉ

Vous n'aviez pas d'argent.

AMALRIC

Et puis quoi ?

YSÉ

Vous me sembliez trop fort, trop assuré.

Trop sûr de vous-même. Cette manière de serrer les dents !

Je veux que l'on ait besoin de moi ! Vous voyez que l'on peut se passer de vous.

AMALRIC

Et puis quoi ?

YSÉ

Et puis

Je me sentais trop faible auprès de vous. Cela me vexait.

AMALRIC

Et c'est pour cela que vous l'avez épousé ?

YSÉ

Je l'aime, je l'ai aimé.

AMALRIC

Dame, de vous deux, ce n'est point lui qui est le plus fort !

YSÉ

Quand il me regarde d'une certaine façon, j'ai honte.

Quand il me regarde de ses grands yeux aux longs cils, (il a des yeux de femme tout à fait),

De ses grands yeux noirs, (on ne peut rien voir dans ses yeux),

Le cœur me tourne, ah, j'ai plus tôt fait de lui laisser faire ce qu'il veut.
J'ai essayé, je ne puis lui résister pas.

AMALRIC

Et voilà de quoi vous êtes en colère contre lui. Il vous aime cependant.

YSÉ

Il ne m'aime pas !

Il m'aime à sa manière Il n'aime que lui. Je me souviens de notre nuit de nocces.

Et tous ces enfants que j'ai eus coup sur coup ! Car il y en a un que j'ai perdu.

Les fuites, les craintes, les aventures ! Tant d'années de ma jeunesse que voilà passées !

AMALRIC

Et cependant Ysé, Ysé, Ysé,

Cette grande matinée éclatante quand nous nous sommes rencontrés !
Ysé, ce froid Dimanche éclatant, à dix heures sur la mer !

Quel vent féroce il faisait dans le grand soleil ! Comme cela sifflait et cinglait, et comme le dur mistral hersait l'eau cassée,

Toute la mer levée sur elle-même, tapante, claquante, ruante dans le soleil, détalant dans la tempête !

C'est hier sous le clair de lune, dans le plus profond de la nuit

Qu'enfui, engagés dans le détroit de Sicile, ceux qui se réveillaient, se redressant, effaçant la vapeur sur le hublot,

Avaient retrouvé l'Europe, tout enveloppée de neige, grande et grise,
Sans voix, sans figure, les accueillant dans le sommeil.

Et ce clair jour de l'Épiphanie, nous laissions à notre droite derrière nous,
La Corse, toute blanche, toute radieuse, comme une mariée dans la matinée carillonnante !

Ysé, vous reveniez d'Égypte, et moi, je ressortais du bout du monde, du fond de la mer,

Ayant bu mon premier grand coup de la vie et ne rapportant dans ma poche

Rien d'autre qu'un poing dur et des doigts sachant maintenant compter.

Alors un coup de vent comme une claque

Fit sauter tous vos peignes et le tas de vos cheveux me partit dans la figure !

Voilà la grande jeune fille

Qui se retourne en riant ; elle me regarde et je la regardai.

YSÉ

Je me rappelle ! vous laissiez pousser votre barbe à ce moment, elle était roide comme une étrille !

Comme j'étais forte et joyeuse à ce moment ! comme je riais bien !
comme je me tenais bien ! Et comme j'étais jolie aussi !

Et puis la vie est venue, les enfants sont venus,

Et maintenant vous voyez comme me voilà réduite et obéissante

Comme un vieux cheval blanc qui suit la main qui le tire,

Remuant ses quatre pieds l'un après l'autre.

Elle rit aux éclats.

AMALRIC

Allons ! je vois que l'on sait rire encore !

YSÉ

On m'a tenue en prison, et maintenant je suis libre et l'air de la mer me monte au nez !

— Il ne fallait pas me croire si vite, il ne fallait pas me prendre cruellement au mot.

J'étais si folle à ce moment ! C'est drôle ! je me sens si petite fille encore !

Voilà, je n'ai point eu de parents pour m'élever, Amalric. Une étrangère, je n'emploie pas tous les mots comme il faut.

J'ai poussé toute seule, à ma façon. Il ne faut point me juger mal.

Avec un autre tout cela aurait pu être autrement.

AMALRIC

Ces beaux yeux brillants ! À présent vous voilà les larmes aux yeux !
Quelle bête vous faites.

Ils rient tous deux.

YSÉ

Et me voilà repartie de nouveau, comme cela, pour où je n'en sais rien.

AMALRIC

Comment ? votre mari n'a-t-il pas ses affaires en Chine ?

YSÉ

Rien du tout, que sa chance en qui il se confie.

AMALRIC

Bah ! c'est une plante à caoutchouc toujours prête à gagner et à foisonner ! c'est une liane gloutonne ! il trouvera son arbre.

J'ai vu qu'il cause beaucoup

Avec notre compagnon, Mesa.

Pause.

Mesa

M'a parlé de ce chemin de fer que l'on fait

Vers le Siam, ces lignes télégraphiques vers les états Shan, vous savez ?

YSÉ

Je ne sais pas du tout. Maski ! Nous nous sommes toujours arrangés !

AMALRIC

Mesa. J'aime à causer avec lui. Il ne regarde rien. S'il fait attention,

Ce n'est pas à vous, mais seulement à ce que vous dites, comme si cela raisonnait tout seul. Et si la chose lui dit,

Ou pas, son visage s'éclaire ou s'assombrit. On voit tout ce qu'il pense, cela fait pitié !

Il est rude comme ceux qui ont en eux (*déclamant*)

« Une grande semence à défendre ».

Je le crois intact.

YSÉ

Ne vous moquez pas.

AMALRIC

Moi ? Je ne me moque pas. Voilà que vous êtes en colère. Je l'aime. Ne vous fâchez pas.

YSÉ

J'aime ce garçon et je voudrais qu'il m'aime et m'estime.

Pourquoi est-ce que vous êtes toujours avec moi et ne me lâchez-vous pas d'un pied ?

Qu'est-ce que les gens pensent ? Je le vois qui nous regarde.

Et je suis sûre qu'il nous a vus l'autre jour

Lorsque vous m'avez embrassée.

AMALRIC

Je vous laisserai donc.

YSÉ

Le voyant tout seul, je suis allée auprès de lui cette autre nuit,

Vous savez, quand nous avions fait venir ce pauvre bonhomme,

Léonard, qui nous chantait ces choses de café-concert ; il n'était pas resté avec nous.

Vous vous rappelez ? j'avais ma robe de crêpe de Chine

Noir ; vous trouvez qu'elle me va bien.

Et j'étais allée m'accouder près de lui, et il m'injuriait de tout son cœur à voix basse,

Eh bien, me traitant

Comme traitée je ne fus jamais !

Et je lui demandais bien pardon, et je pleurais à chaudes larmes comme une petite fille !

AMALRIC

Pauvre Ysé !

YSÉ

Oui, vous avez raison, pauvre Ysé ! Ysé, Ysé, pauvre, pauvre Ysé !

AMALRIC

Pauvre Mesa !

YSÉ

Et l'on dit qu'il a une grande position à la Chine.

AMALRIC

Il a été fait Commissaire de la Douane tout jeune. Il parle tous les dialectes. C'est le conseiller des Vice-Rois du Sud.

C'est lui qui peut le plus en ces lieux.

Il est sombre. Il est las. Il a « d'autres idées ». Il dit

Que c'est la dernière fois qu'il revient. La manie religieuse.

Cette affaire dont lui parle votre mari, je ne sais ce que c'est,

L'a frappé. Moi, je lui dis de se méfier. Il cherche

Quelqu'un pour ses lignes. C'est une très grosse affaire.

Une très grosse affaire. Dire que le climat est bon, bon, bon,

Ce ne serait pas vrai. Mais votre mari

A l'habitude de ces pays chauds.

YSÉ

Je sais qu'il s'est toujours occupé d'électricité.

AMALRIC

Comme cela va bien ! Nous allons donc les laisser ensemble, Mesa et lui,
Et je m'en vais, prenant Ysé, tenant Ysé, emmenant Ysé avec moi où je
vais.

YSÉ

Vraiment ?

Pensez-vous que l'on me prend, pensez-vous que l'on m'emmène ainsi ?

AMALRIC

Si je le voulais, pourtant !

Quand je le voudrai, ma guerrière, je vous mettrai la main sur l'épaule.

Je prendrai Ysé, je tiendrai Ysé, j'emmènerai Ysé.

Avec cette main que voici, avec cette main que vous voyez, et qui est une grosse et vilaine main.

YSÉ

Tant pis pour vous en ce cas. Je ne porte pas où je vais le bonheur.

AMALRIC

Ysé, cela est vrai, pourquoi attendre ?

J'ai les mains agréables.

Vous savez très bien que vous ne trouverez pas ailleurs qu'avec moi

La force qu'il vous faut et que je suis l'homme.

YSÉ

Laissez-moi.

*Il la regarde, réfléchissant. Elle
tient les yeux sur son livre. Il prend
un cigare et s'éloigne.*



*Rentre Mesa, qui se dirige
gauchement vers Ysé, et, voyant
qu'elle ne le regarde pas, il reste
hésitant.*

MESA

Qu'est-ce que vous lisez là qui est défait et déplumé comme un livre
d'amour ?

YSÉ

Un livre d'amour.

MESA

Page 250. Vous avez eu raison de l'éplucher de ses feuilles extérieures.
Le difficile est de finir, c'est toujours la même chose,
La mort ou la sage-femme.

YSÉ

C'est toujours trop long. Un écrit d'amour, cela devrait être si soudain
Qu'une fleur, par exemple, un parfum, vous voyez bien que l'on a tout
eu, qu'on a tout, que l'on aspire tout
D'un seul trait, que cela vous fit faire ah ! seulement ;

Un parfum si droit, si prompt que cela vous fit
Sourire seulement, un petit peu : ah ! et voilà que l'on est parti !

MESA

Ce n'est pas une fleur que l'on respire.

YSÉ

L'amour ? Nous parlions d'un livre. Mais l'amour même,
Ça, je ne sais ce que c'est.

MESA

Eh bien, ni moi non plus. Cependant je puis comprendre...

YSÉ

Il ne faut pas comprendre, mon pauvre monsieur !

Il faut perdre connaissance. Moi, je suis trop méchante, je ne puis pas.

C'est une opération à subir. C'est le tampon d'éther que l'on vous fourre
sous votre nez.

Le sommeil d'Adam, vous savez ! c'est écrit dans le catéchisme. C'est
comme ça que l'on a fait la première femme.

Une femme, dites, songez un peu ! tous les êtres qu'il y a en moi ! Il faut
se laisser faire,

Il faut mourir

Entre les bras de celui qui l'aime, et est-ce qu'elle se doute, l'innocente,

Rien du tout ! ce qu'il y a en elle et ce qu'il en va sortir ? Elle ne sait
rien ! Une mère de femmes et d'hommes !

MESA

Qu'est-ce qu'il y a à demander à une femme ?

YSÉ

Beaucoup de choses, il me semble. Entre autres, cet enfant qui se met à naître.

MESA

Il s'agit bien d'enfants ! Vous avez mal compris ce que je voulais dire l'autre jour.

Je suppose que c'est une telle atteinte,
Une telle commotion de sa substance...

*Il essaye de parler, bafouille,
bégaie, ferme la bouche et la regarde
avec des yeux étincelants, les lèvres
frémissantes.*

Elle se met à rire aux éclats.

YSÉ

Parlez, professeur, je vous écoute ! Il ne faut pas vous mettre en colère.

MESA

C'est tout
En lui qui demande tout en une autre !
Voilà ce que je voulais dire ; ce n'est pas la peine de rire bêtement.
Il ne s'agit pas d'un enfant ! c'est lui pour naître, on ne sait comment,
Qui profite de ce moment que nous trouvons de l'éternité.
Mais tout amour n'est qu'une comédie
Entre l'homme et la femme ; les questions ne sont pas posées.

YSÉ

La comédie est amusante quelquefois.

MESA

Je n'ai point d'esprit.

YSÉ

Cependant vous parlez mieux que mon livre,
Quand vous le voulez. Comme vos yeux brillent, professeur,

Lorsque l'on vous fait parler

Philosophie. Vous avez de beaux yeux gris.

J'aime vous regarder entendre, tout bouillonnant ! J'aime

Vous entendre parler, même ne comprenant pas.

Soyez mon professeur !

Ne vous effarouchez point ! je suis sans instruction, je suis sotte,

Ne me jugez point mal. Je ne suis point si mauvaise que vous croyez, je
ne réfléchis pas.

Personne ne m'a appris.

Personne ne m'a parlé comme vous, l'autre soir. Je le sais, vous avez
raison, je suis mauvaise.

MESA

Je n'ai point à vous juger.

Pause.

YSÉ

Restez. Ne vous en allez pas.

MESA

Je ne veux pas m'en aller.

YSÉ

Avec ça que l'on ne sait point ce que vous pensez !
Nous voici donc tous les deux. Vous et moi, comme cela est triste !
Il y a entre nous un tel suspens, un état d'exclusion si fin
Que la plus mauvaise petite pensée le dérange.
Pauvre Mesa, je vous vois si malheureux ! Ne me croyez point joyeuse.

MESA

Je ne suis pas malheureux.

YSÉ

Il faut prendre soin de vous. On m'a dit que vous ne mangez plus. —
Pourquoi cet air farouche ?

MESA

Qui « vous a dit » ? Je ne suis point malheureux. Je n'ai rien à vous dire.
Allez causer avec Amalric ! Vous ne ferez point la maman, vous ne ferez
point la coquette avec moi.
Si j'ai quelque peine elle est à moi ! Cela du moins est à moi !
Cela du moins est à moi.

YSÉ

Ne soyez point brutal.

MESA

Vous voudriez me faire parler ! dites, cela vous amuserait de me voir
faire le veau !
Vous le savez très bien que ces pauvres diables d'hommes, ces gros
garçons,
Cela n'aime rien tant que parler, mentir, montrer son noble cœur,
Combien j'ai souffert, combien je suis beau.

Je n'ai rien à vous dire. Vous, vous êtes heureuse, cela suffit.

YSÉ

Croyez-vous que je sois heureuse ?

MESA

Vous devez l'être. Vous devriez l'être.

YSÉ

Ah ? Eh bien, si je tiens à ce bonheur, quoi que ce soit que vous appeliez ainsi,

Que je sois une autre ! Un blâme sur moi si je ne suis prête à le secouer de ma tête

Comme un arrangement de ses cheveux que l'on défait !

MESA

Gardez bien serré ce fourrage horrible !

Et que le sage enfant tenant dans son bras la sage maman

Relisse avec affection près de la petite oreille

La mèche folle qui veut s'échapper.

Vous riez, vous rougissez. Niez que vous soyez heureuse !

YSÉ

Ne me faites point de reproche.

MESA

J'aime à vous regarder. Vous êtes belle.

YSÉ

Vous le trouvez vraiment ? Je suis contente que vous me trouviez belle.

MESA

Comme cela me fait peur de vous voir ainsi,
Si belle, si fraîche, si jeune, si folle, avec cet homme qui est votre mari ;
Connaissant le pays où vous allez.

YSÉ

Amalric m'a dit la même chose.

MESA

(Un geste.)

YSÉ

Ne nous abandonnez pas !
Vous savez que nous allons rester quelque temps à Hong-Kong,
Où vous vivez, je crois.

Silence.

Eh bien, cela ne vous plaît pas ?

MESA

Je ne suis pas pour longtemps en Chine. Le temps que j'y règle mes intérêts.

YSÉ

Un an, peut-être, deux ans ?

MESA

Oui..., peut-être..., plus ou moins.

YSÉ

Et puis ?

MESA

Rien !

YSÉ

Un an, deux ans, peut-être, plus ou moins, et puis rien ?

MESA

Et puis rien ! Oui. Qu'est-ce que cela vous fait ?

Votre vie est arrangée, je suis un chien jaune ! que vous importe la mienne ? Chacun vous aime.

YSÉ

En êtes-vous fâché ?

MESA

Vivez votre vie ! Mais pour moi je n'ai rien voulu
Avoir. J'ai quitté les hommes.

YSÉ

Bah !

Vous emportez toute la collection avec vous.

MESA

Riez ! Vous êtes belle et joyeuse, et moi, je suis sinistre et seul.

Et je ne veux rien de vous ; qu'auriez-vous à faire de moi ? Qu'y a-t-il entre vous et moi ?

Pause.

YSÉ

Mesa, je suis Ysé, c'est moi.

MESA

Il est trop tard.

Tout est fini. Pourquoi venez-vous me rechercher ?

YSÉ

Ne vous ai-je pas trouvé ?

YSÉ

Tout est fini ! Je ne vous attendais pas.

J'avais si bien arrangé

De me retirer, de me sortir d'entre les hommes, c'était fait !

Pourquoi venez-vous me rechercher ? pourquoi venez-vous me déranger ?

YSÉ

C'est pour cela que les femmes sont faites.

MESA

J'ai eu tort, j'ai eu tort

De causer et de... et de m'apprivoiser ainsi avec vous,

Sans méfiance comme avec un aimable enfant dont on aime à voir le beau visage,

Et cet enfant est une femme, et voilà que l'on rit quand elle rit.

— Qu'ai-je à faire avec vous ? qu'avez-vous à faire de moi ? Je vous dis que tout est fini.

C'est vous ! Mais pas plus vous qu'aucune autre !

Qu'est-ce qu'il y a à attendre, qu'est-ce qu'il y a à comprendre chez une femme ?

Qu'est-ce qu'elle vous donne après tout ? et ce qu'elle demande,

Il faudrait se donner à elle tout entier !

Et il n'y a absolument pas moyen, et à quoi est-ce que cela servirait ?

Il n'y a pas moyen de vous donner mon âme, Ysé.

C'est pourquoi je me suis tourné d'un autre côté.

Et maintenant pourquoi est-ce que vous venez me déranger ? pourquoi est-ce que vous venez me rechercher ? Cela est cruel.

Pourquoi est-ce que je vous ai rencontrée ? Et voici que, faisant attention à moi,

Vous tournez vers moi votre aimable visage. Il est trop tard !

Vous savez bien que c'est impossible ! Et je sais que vous ne m'aimez pas.

D'une part, vous êtes mariée, et d'autre part, je sais que vous avez goût

Pour cet autre homme, Amalric.

Mais pourquoi est-ce que je dis cela et qu'est-ce que cela me fait ?

Faites ce qu'il vous plaira. Bientôt nous serons séparés. Ce que j'ai du moins est à moi. Ce que j'ai du moins est à moi.

YSÉ

Que craignez-vous de moi puisque je suis l'impossible ?

Avez-vous peur de moi ? Je suis l'impossible. Levez les yeux,

Et regardez-moi qui vous regarde avec mon visage pour que vous me regardiez !

MESA

Je sais que je ne vous plais point.

YSÉ

Ce n'est point cela, mais je ne vous comprends pas,
Qui vous êtes, qui ce que vous voulez, qui
Ce qu'il faut être, comment il faut que je me fasse avec vous. Vous êtes
singulier.

Ne faites point de grimace ! Oui, je crois que vous avez raison, vous
n'êtes pas

Un homme qui serait fait pour une femme,
Et en qui elle se sente bien et sure.

MESA

Cela est vrai. Il me faut rester seul.

YSÉ

Il vaut mieux que nous arrivions et que nous ne restions pas ensemble
davantage.

Pause.

MESA

Pourquoi ?

Pourquoi est-ce que cela arrive ? Et pourquoi faut-il que je vous
rencontre

Sur ce bateau, à cet instant que ma force a décru, à cause de mon sang
qui a coulé ?

— Est-ce que vous croyez en Dieu ?

YSÉ

Je ne sais. Je n'y ai jamais pensé.

MESA

Mais vous croyez en vous-même et que vous êtes belle,
Avec une conviction profonde.

YSÉ

Si je suis belle, ce n'est pas ma faute.

MESA

Du moins, vous, l'on sait qui vous êtes et à qui l'on a affaire.
Mais supposez quelqu'un avec vous
Pour toujours ; en soi-même et qu'il faille tolérer en soi-même un autre.
Il vit, je vis ; il pense et je pèse en mon cœur sa pensée.
Lui qui fait mes yeux, est-ce que je ne puis point le voir ? lui-même qui a
fait mon cœur.
Je ne puis m'en débarrasser. Vous ne me comprenez pas ! Mais il ne
s'agit pas de comprendre !
Est-ce qu'une parole, elle peut se comprendre soi-même ? mais afin
qu'elle soit,
Il faut un autre qui la lise.
Ô la joie d'être pleinement aimé ! ô le désir de s'ouvrir par le milieu
comme un livre !
Et soi-même, ceci seulement, eh quoi,
Que l'on est totalement clair, lisible, mais que l'on se sente actuellement
Prononcé
Comme un mot supporté par la voix et par l'intonation de son verbe !
Ô le tourment de se sentir épelé comme de quelqu'un qui n'en vient pas à
bout ! Il ne me laisse pas de repos !
J'ai fui à cette extrémité de la terre !
Me voici à cette autre position sur le diamètre, comme quelqu'un qui
mesure une base pour prendre une distance astronomique,

Loin de la vieille maison dans la paille, pareille à un œuf cassé.

Moi qui aimais tellement ces choses visibles, ô j'aurais voulu tout voir,
avoir avec appropriation,

Non point avec les yeux seulement, ou les sens seulement, mais avec
l'intelligence de l'esprit,

Et tout connaître afin d'être tout connu.

Mais il ne me laisse point de temps. Me voici au milieu de ces peuples
païens et il m'y a retrouvé,

Et je suis comme un débiteur que l'on presse et qui ne sait point même ce
qu'il doit.

YSÉ

C'est alors que vous êtes rentré en France ?

MESA

Que pouvais-je faire ? où est ma faute ?

Je suis sommé de donner

En moi-même une chose que je ne connais pas. Eh bien, voici le tout
ensemble ! Je me donne moi-même.

Me voici entre vos mains. Prenez vous-même ce qu'il vous faut.

YSÉ

Vous avez été repoussé ?

MESA

Je n'ai pas été repoussé. Je me suis tenu devant Lui

Comme devant un homme qui ne dit rien et qui ne prononce pas un mot.

— Les choses ne vont pas bien à la Chine. On me renvoie ici pour un
temps.

YSÉ

Supportez le temps.

MESA

Je l'ai tellement supporté ! J'ai vécu dans une telle solitude entre les hommes ! Je n'ai point trouvé

Ma société avec eux.

Je n'ai point à leur donner, je n'ai point à recevoir la même chose.

Je ne sers à rien à personne.

Et c'est pourquoi je voulais Lui rendre ce que j'avais.

Or je voulais tout donner,

Il me faut tout reprendre. Je suis parti, il me faut revenir à la même place.

Tout a été en vain. Il n'y a rien de fait. J'avais en moi

La force d'un grand espoir ! Il n'est plus. J'ai été trouvé manquant. J'ai perdu mon sens et mon propos.

Et ainsi je suis renvoyé tout nu, avec l'ancienne vie, tout sec, avec point d'autre consigne

Que l'ancienne vie à recommencer, l'ancienne vie à recommencer, ô Dieu ! la vie, séparé de la vie,

Mon Dieu, sans autre attente que vous seul qui ne voulez point de moi,

Avec un cœur atteint, avec une force faussée !

Et me voilà bavardant avec vous ! qu'est-ce que vous comprenez à tout cela ? qu'est-ce que cela vous regarde ou vous intéresse ?

YSÉ

Je vous regarde, cela me regarde.

Et je vois vos pensées, confusément comme des moineaux près d'une meule lorsque l'on frappe dans ses mains,

Monter toutes ensemble à vos lèvres et à vos yeux ?

MESA

Vous ne me comprenez pas.

YSÉ

Je comprends que vous êtes malheureux.

MESA

Cela du moins est à moi.

YSÉ

N'est-ce pas ? Il vaudrait mieux que ce fût Ysé qui fût à vous ?

Pause.

MESA, *lourdement.*

Cela est impossible.

YSÉ

Oui, cela est impossible.

MESA

Laissez-moi vous regarder, car vous êtes interdite.

Pourquoi est-ce que vous me regardez ainsi ?

YSÉ

Pauvre Mesa ! — C'est curieux, je ne vous avais jamais vu.

J'aime chacun de vos traits, et cependant l'on ne vous trouvera jamais beau.

Peut-être que vous n'êtes pas assez grand. Je ne vous trouve pas beau.

MESA

Ysé,

Répondez-moi, que je le sache. Bientôt nous serons séparés. Cela n'a pas d'importance.

Supposez

Que nous soyons libres tous les deux, est-ce que vous consentiriez à m'épouser ?

YSÉ

Non, non, Mesa.

MESA

Vous êtes Ysé. Je sais que vous êtes Ysé.

YSÉ

C'est vrai. Pourquoi est-ce que j'ai dit cela tout à l'heure ?

Je n'en, sais rien. Je ne sais ce qui m'a pris tout à coup.

C'est quelque chose de nouveau tout à coup,

Quelque chose de tout nouveau,

Qui m'a poussée. À peine dit

Le mot, j'en ai été choquée. Est-ce que vous savez toujours ce que vous dites ?

MESA

Je sais que vous ne m'aimez pas.

YSÉ

Mais voilà, voilà ce qui m'a surprise ! Voilà ce que j'ai appris tout à coup !

Je suis celle que vous auriez aimée.

MESA

Laissez-moi donc vous regarder. Comme cela est amer
De vous avoir ainsi avec moi. Si j'étends la main,
Je puis vous toucher, et si je parle,
Vous me répondez et vous entendez ce que je dis.

YSÉ

Je ne m'y serais pas attendue. Je ne faisais pas attention à vous. Je vous respecte. Je n'ai pas été coquette avec vous. Cela ne m'est pas agréable à penser.

MESA

Pourquoi est-ce maintenant que je vous rencontre ? Ah, je suis fait, je suis fait pour la joie,

Comme l'abeille ivre comme une balle sale dans le cornet de la fleur fécondée !

Il est dur de garder tout son cœur. Il est dur de ne pas être aimé. Il est dur d'être seul. Il est dur d'attendre,

Et d'endurer, et d'attendre, et d'attendre toujours,

Et encore, et me voici à cette heure de midi où l'on voit tellement ce qui est tout près

Que l'on ne voit plus rien d'autre. Vous voici donc !

Ah, que le présent semble donc près et l'immédiat à notre main sur nous

Comme une chose qui a force de nécessité.

Je n'ai plus de forces, mon Dieu ! Je ne puis, je ne puis plus attendre !

Mais c'est bien, cela passera aussi. Soyez heureuse !

Je reste seul. Vous ne connaîtrez pas une telle chose que ma douleur.

Cela du moins est à moi. Cela du moins est à moi.

YSÉ

Non, non, il ne faut point m'aimer. Non, Mesa, il ne faut point m'aimer.
Cela ne serait point bon.

Vous savez que je suis une pauvre femme. Restez le Mesa dont j'ai besoin,

Et ce gros homme grossier et bon qui me parlait l'autre jour dans la nuit.

Qui y aura-t-il que je respecte

Et que j'aime, si vous m'aimez ? Non, Mesa, il ne faut point m'aimer !

Je voulais seulement causer, je me croyais plus forte que vous

D'une certaine manière. Et maintenant c'est moi comme une sotte

Qui ne sais plus que dire, comme quelqu'un qui est réduit au silence et qui écoute.

Vous savez que je suis une pauvre femme et que si vous me parlez d'une certaine façon,

Il n'y a pas besoin que ce soit bien haut, mais que si vous m'appellez par mon nom,

Par votre nom, par un nom que vous connaissez et moi pas, entendante,

Il y a une femme en moi qui ne pourra pas s'empêcher de vous répondre.

Et je sens que cette femme ne serait point bonne

Pour vous, mais funeste, et pour moi il s'agit de choses affreuses ! Il ne s'agit point d'un jeu avec vous. Je ne veux point me donner tout entière.

Et je ne veux pas mourir, mais je suis jeune

Et la mort n'est pas belle, c'est la vie qui me paraît belle ; comme la vie m'a monté à la tête sur ce bateau !

C'est pourquoi il faut que tout soit fini entre nous. Tout est dit, Mesa. Tout est fini entre nous. Convenons que nous ne nous aimerons pas.

Dites que vous ne m'aimerez pas. Ysé, je ne vous aimerai pas.

MESA

Ysé, je ne vous aimerai pas.

YSÉ

Ysé, je ne vous aimerai pas.

MESA

Je ne vous aimerai pas.

Ils se regardent.

YSÉ, à voix basse

Répétez-le encore que j'entende.

MESA

Je ne vous aimerai pas.



Rentre Amalric.

AMALRIC

Vous auriez dû venir pour voir tuer notre bœuf. On est en train de l'écorcher. C'est très beau à voir.

Cela est rose et bleu, cela est iridescent et nacré, mais ah bien ! c'est la mer qui est encore plus tapée !

On la sent qui s'arrange, qui se prépare pour le soir. Oh ! il n'y a presque aucun ton encore,

Mais comme elle est bien en chair, que l'on la sent comme un épais velours et comme un dos de femme !

Vous allez voir sa toilette ! Rien de vos fades haillons. Les femmes ne savent plus s'habiller.

Voilà ce que me disait Mesa.

YSÉ

Est-il vrai ?

AMALRIC

Je mens. Ne l'accusez pas.

Mais de quoi donc pouvez-vous bien parler tous les deux ? Il ne vous quitte pas.

Je ne le reconnais plus. Vous m'avez changé notre Mesa.

YSÉ

Il me fait la morale. Il est mon professeur.

AMALRIC

Vous êtes le sien aussi.

YSÉ

Il y a à apprendre avec lui. Il connaît les femmes. Il est prompt à vous donner conseil.

Un de ces hommes toujours prêts à offrir leur vie et qui vous la donneraient

À condition d'être débarrassés de vous. Extrême, extrême ; quinteux, point de mesure ;

Toujours plus qu'il ne faut. Est-il vrai ? C'est pour cela, que j'aime mon petit Mesa.

C'est ainsi que je suis aussi.

MESA

Cela est vrai. Il fait bon près d'une femme ;

On est comme assis à l'ombre et j'aime à l'entendre parler avec une grande sagesse,

Et me dire des choses dures, malignes,

Pratiques, basement vraies, comme les femmes savent en trouver.

Cela me fait du bien.

AMALRIC

Des choses comme votre mari en entend ?

Il sourit et l'on voit bien qu'il va parler, mais il ne dit rien.

Il est tranquille et content.

YSÉ

Pauvre garçon !

AMALRIC

Est-ce que vous l'aimez ?

YSÉ

Je suis un homme ! je l'aime comme on aime une femme !

Elle rit aux éclats.

MESA

On ne rit pas aux éclats.

YSÉ

Mais cela me va bien, professeur ! Je ne suis pas Française.

Elle rit.

AMALRIC

Regardez-le quand vous riez ! Cela l'agace et le ravit.

YSÉ

J'aime un homme qui est un seul homme et qui a dans le dos un gros os dur.

AMALRIC

L'ordinaire admiration des femmes : le nègre et le pompier.

MESA

J'aime les nôtres, les touilleurs de feu, quand ils remontent de dessous nous, au soir,

Avec rien que les dents de blanc pour prier dans cette Arabie de la mer !

Quand on a bêché tout le jour dans le poussier, nourrissant le Sultan jaune,

Avec quelle dignité on peut attraper sobrement son quart d'eau !

Et nous autres, les blancs, bavards, cyniques, juponnés, enculottés, les boit-sans-soif, les mangeurs de cochon !

AMALRIC

Le fait est que nous ne gagnons pas à cet emparquement.

MESA

Quel dégoût de s'asseoir à table avec tout le reste

De ce troupeau de bêtes sans poils !

YSÉ

Quel caractère ! Moi, cela m'amuse, c'est si gentiment ajusté,

C'est si net, c'est si drôle de voir tout cela marcher, parler,

S'asseoir, se retourner, enfoncer une main dans la poche de son pantalon.
Il y a de quoi rire.

Et un bateau, avec tous ses compartiments, avec toutes ces portes que l'on peut ouvrir et fermer,

Quel beau joujou ! C'est comme une boîte de naturaliste avec sa récolte,
Toutes les espèces ensemble !

Dites, c'est drôle de voir comment ils s'approchent et se reconnaissent,

De voir comment ils sont costumés, peignés, chaussés, cravatés,

Le livre qu'ils tiennent à la main, leurs ongles,

Le bout de la langue qui paraît entre les deux lèvres comme une grosse amande !

Rien qu'une main

Qui s'ouvre et s'agite, comme c'est affairé avec ses petits doigts ! comme je comprends ce quelle dit.

MESA

Ils m'ennuient. Je ne les supporte pas.

YSÉ

Et eux, que pensent-ils de vous ?

MESA

Je ne sais. Je ne m'en occupe pas. Je ne pense pas aux autres.

YSÉ

Mesa ! Mesa !

MESA

Tiens, c'est vrai ! C'est donc que je pense qu'à moi-même ?

YSÉ

Voilà que vous le découvrez ? Niez que les femmes servent à quelque chose.

Vous vous occupez de vous seul, vous seul vous occupez. Il est plus facile, Mesa, de s'offrir que de se donner.

MESA

Cela est vrai.

YSÉ

Apprenez une chose des femmes ! Ah, qui se donne comme il faut, il forcera bien qu'on l'accepte !

Heureuse

La femme qui a trouvé à qui se donner ! Et voilà que le sot homme se trouve bien surpris avec lui de cette personne absurde, de cette grande chose lourde et encombrante ! Tant d'habits, tant de cheveux, quoi faire ?

Il ne peut plus, il ne veut plus s'en défaire.

Heureuse la femme qui trouve à qui se donner ! celle-là ne demande point à se reprendre !

Mais qui est

Celui qui a besoin d'elle pour de bon ? d'elle toute seule, et tout le temps, et non pas d'une autre aussi bien ?

Elle se donne à vous, et qu'est-ce qu'elle reçoit en échange ?

AMALRIC

Tout cela est trop fin pour moi. Diable ! s'il fallait qu'un homme tout le temps

Se tracassât précieusement de sa femme, pour savoir si vraiment il a bien mesuré

L'affection que mérite Germaine ou Pétronille, vérifiant l'état de son cœur, quel coton !

Tout le sentiment, c'est le petit ménage des femmes, comme ces boîtes où elles rangent un tas de fils, et de rubans, et toute espèce de boutons, et des baleines de corsets.

Et ce qui est dégoûtant, c'est qu'elles sont tout le temps malades.

Enfin elle est là, n'est-ce pas ? Elle manquerait si elle n'y était pas. C'est gentil à avoir de temps en temps.

Que dites-vous, Mesa ? Soyez franc, mon garçon. Ai-je raison ou pas ?

YSÉ

Amalric,... Comment donc dit-il, notre ami le voyageur en cuirs ?

« Vous êtes un lapin. » Amalric, vous êtes un lapin.

Elle rit aux éclats.

AMALRIC

Voici votre mari qui vient se joindre à nous.

Toujours distingué et silencieux.



Entre de Ciz.

AMALRIC, l'interpellant.

De Ciz, nous deviendrons tous riches !

DE CIZ

Ainsi soit-il !

AMALRIC

Aucun doute à ce sujet ! Et d'abord est-ce qu'il ne nous faut pas de l'argent à tous ?

Demandez à cette dame que voilà. Et ce Mesa qui est comme un homme sans poches ? Pour ne pas parler de vous et de moi.

Je vous dis que je sens la fortune dans l'air ! Et allez donc, je m'y connais ! Je reconnais cette odeur ! Est-ce que vous ne sentez pas comme une haleine ?

Ah, je le sais, mon cœur se dilate, nous avons passé une certaine ligne !

Je reconnais mon vieil Est ! Il est pour moi ce qu'est pour la dame d'Épinal ou de Vassy-sur-Blaise

Tout à coup le Grand Magasin du Louvre bondé d'étoffes et de savons !

C'est l'Inde qui est devant nous. Ne l'entendez-vous pas, si pleine

Qu'on entend le bruissement de ce milliard d'yeux qui clignent ?

Hein ! quelle chance de ne plus être en France ! nous ne reviendrons plus en arrière ! Que tout ce fourrage me paraissait fade et aqueux !

Quel dégoût que cette verdouillade ! et pas de soleil,
Que ce pâle fourneau de chauffe-bain !

DE CIZ

Encore une fois nous avons passé Suez.

MESA

On ne le passe qu'une fois pour de bon. Je pense que nous l'avons tous passé cette fois.

AMALRIC

Nous ne le repasserons plus jamais, hurra ! nous ne reviendrons plus en arrière, hurra ! mais nous serons tous morts l'année prochaine, hurra !

YSÉ

Voilà une belle prière.

AMALRIC

En tout cas, il faut tous devenir riches ! ou sinon, c'est bien de notre faute ! Nous voilà à même. Je veux faire un tas énorme !

Je reconnais mon brave Levant, hurra ! « *I'm wild and woolly and full of fleas !* »

Là le soleil est du soleil, à la bonne heure !

Le vert est du vert, et de la chaleur à en crever, et foutre, quand c'est rouge il fait rouge !

On est comme un tigre au milieu des bêtes plus faibles.

Évidemment au lieu de ce commerce ignoble,

Il vaudrait mieux entrer le sabre au poing épouvantablement

Dans les vieilles villes toutes fondantes de chair humaine,

Résolu de revenir avec quatre tonneaux pour sa part tout remplis de bijoux avec par-ci par-là quelques oreilles d'infidèles et doigts coupés de dames et demoiselles,

Ou de périr avec honneur au milieu de ses compagnons !

Cela vaudrait mieux que de transpirer en pyjama devant son *ledger* !

YSÉ

Et vous me garderez les perles !

AMALRIC

Ça ne fait rien ! espérez seulement que je trouve de la main-d'œuvre pour ma plantation de caoutchouc !

Les temps n'y changent rien, c'est toujours le même soleil,

C'est toujours mon Indien, cultivé par les deux moussons, le vieux païen cuisant !

Le dixième degré pour un marin à l'endroit qu'il coupe le soixantième,

Cela veut dire autant que la Belgique et le Labrador et la vingt-cinquième rue de New-York, qui est une belle rue.

Et bien plus ! La terre, c'est bête, c'est solide, mais ce pays d'eau, l'homme de la barre sent bien ses façons comment il bouge !

Ça reste la même chose toujours. Dites, est-ce que vous savez où nous sommes ? est-ce que vous comprenez les conditions du commerce ?

Écoutez, je vais vous faire de l'économie politique.

MESA

Vous êtes ivre, Amalric.

DE CIZ

Jamais autant qu'il en a l'air. C'est un vrai « voyageur ». Regardez son petit œil qui cligne.

AMALRIC

À gauche, Babylone, et tout le bazar, les fleuves qui descendent de l'Arménie,

À droite l'Équateur, l'Afrique,

Eh bien, vous voyez tout de suite le commerce ?

Les gros boutres à la mousson du Nord, cinglant de Saba, cinglant des ports de Salomon,

Cinglant de Mascate et d'Inde, cinglant de la bouche des Deux-Fleuves,

Pleins de fer, pleins de tissus, et ce qu'il faut de chaînes et de menottes pour en avoir assez,

Vers la Cimbébasie et les Villes Ovaes !

Et revenant à la mousson du Sud avec une pleine pochée de la chair de Cham,

Nègres, négresses, négrillons, criant, mangeant, dansant, chantant, pleurant, pissant !

Et parfois au matin les fesses noires de la grosse barque immobile

Au milieu des plumes de poulet et des peaux de bananes sur la mer qui crache des poissons volants !

Voilà ce qui serait commode pour le caoutchouc !

MESA

Voilà le soleil qui se couche ! Voilà la mer qui est comme un paon, et comme Lakshmi qui est bleue dans le milieu d'un prisme vert !

YSÉ

Ah, nous avons passé Suez pour de bon !

MESA

Nous ne le repasserons plus jamais.

Vous avez raison, voici le plus vieux lieu de la mer ! voici le plus riche réservoir,

La plus grande cuve de teinture, le profond vitre,

La plus puissante poche à vin sur qui se lève la lune d'ocre claire et le soleil écarlate !

Mais regardez cela maintenant que le soleil s'abaisse ! C'est des roses !

C'est pur comme un cou de petite fille ! c'est doux comme une femme ! c'est luisant comme l'émail ! c'est fin comme ces vieux cachemirs qui coiffent les docteurs-de-la-loi !

Ah, il est indigne de souiller un sein si beau ! et de troubler avec notre Marie-salope ces eaux sacrées toutes pleines du frai des dieux !

YSÉ, à *demi-voix*.

Voilà le soleil qui se couche, voilà un petit air de vent qui se lève !

Pause.

MESA, à *demi-voix*.

Voici le soleil qui se couche, voici la mer qui fait un mouvement,

Voici le cœur coupable un moment

Qui frémit sous le soupir du ciel. Voici la mer tout en or,

Comme un œil vers la lampe. (*Récitant :*)

« *Ses yeux ont une autre couleur. La mer change de couleur comme les yeux d'une femme que l'on saisit entre ses bras.* »

Une très juste comparaison. Si délicate que soit la chair, par exemple près de la saignée du bras,

Avec ce mélange de tous les tons, depuis le soufre jusqu'à l'azur et au vermillon,

Elle ne s'empare point comme l'œil de la lumière, ses eaux comme d'une autre source.

Cloche du dîner.

DE CIZ

Voilà la cloche. Il est temps d'aller nous habiller pour le dîner.

AMALRIC

Une femme ! Voilà une citation que je n'aurais pas attendue
Du Mesa de mon premier voyage. Eh, eh ! il a passé Suez, lui aussi !
Eh, Mesa ! c'est notre âge ! Voilà l'âge où il convient de réaliser !

MESA

Impossibilité de l'arrêt en aucun lieu.

DE CIZ

Allons dîner.

Ils se lèvent tous.

AMALRIC, le dernier, déclamant.

« La mer comme les yeux d'une femme qui a compris ! la mer comme les yeux d'une femme que l'on saisit entre ses bras ! »

ACTE DEUXIÈME

Hong-Kong. Le cimetière plein d'arbres touffus de Happy Valley. De là on découvre plusieurs routes, un champ de courses, une usine, un petit port, la mer, et, derrière, la côte de Chine.

*Une sombre après-midi d'avril.
Un lourd ciel orageux.*

MESA

C'est bien ici.

Il lit l'inscription d'une tombe.

C'est le nom, Smith. C'était un tout jeune homme. Voilà l'arbre.

Il le considère comme s'il ne le voyait pas.

C'est ici

Qu'elle m'a dit de l'attendre,

Chez Smith : Comme on vous enjoint de vous trouver à cinq heures chez le pâtissier.

Drôle de promenade que ce pourrissoir d'hérétiques ! Je hais ces cimetières européens. Me voici parmi ces damnés !

Il regarde.

Jolie vue qu'on leur a ménagée : un champ de courses, la route avec tous les peuples qui y passent,

Toute la vie ! une fabrique fumante, le port avec ses navires, et la terre des Vivants de l'autre côté.

— Je frissonne. J'ai dans la bouche le goût de mon estomac.

Je ne suis pas mort, mais je suis joliment vivant.

— Comme j'aime ces tombes chinoises à fleur de sol dans la bonne terre chaude, sèche comme de la chaux !

Mais nous les *Yang-ien*, hommes et femmes,

Vlan ! on nous flanque n'importe où, dans une tombe molle,

Le vieillard rouge, et le jeune homme qui jouait si bien au tennis, et la pauvre jeune fille avec ses bas de soie rose !

Et si le cercueil flotte, on vous le cale a bloc avec une gueuse de plomb.

C'est cela qui vous fait ressuer votre whisky.

— Quelle est cette flamme à travers les branches ? On voit des lampes allumées.

C'est le cimetière des Parsis.

Il se promène, lisant les inscriptions des tombes.

« À la mémoire des soldats du Régiment de marine tués à l'assaut des forts de Bocatigris. — Plumkett, enseigne de vaisseau. »

Il reste vacant, puis revient à lui-même par un effort.

Hum, *Plumkett*... — *Mary Bensusan*, décédée à l'âge de six mois.

— *Woods*. — Tiens, le vieux Cocky. — *Jones, Q. C.* — *Baxter*, agent d'assurances.

— Le Bottin de Josaphat. — *Cohn*, courtier de change. — *Donec immutatio mea veniat*.

— Comme je vois bien tout cela ! le marin de 1859 tué d'une balle de gingal ou de la vérole cantonnaise,

Le vieux célibataire qui s'en va du *delirium tremens* ou du sproh,

Regretté de tous ses amis, et les pauvres petits enfants

Qui crèvent dans la touffeur de juillet comme un poisson asphyxié dans un vase dont on a oublié de changer l'eau.

Point de bénédiction sur tout cela. Pauvres gens soustraits à la terre natale.

Il regarde.

Quelle ombre sur la terre ! Mon pas crie. Il me semble que je parle dans une caverne.

Au-dessus de moi un ciel obstrué, éclairé à l'envers d'un jour blafard.

Je suis atteint dans mon conseil, je suis frappé d'insensibilité.

Plus rien que ce mal en moi au lieu de mon âme. Au moins cela est à moi.

(*Récitant :*) « Au moins je souffre, au moins je suis très malheureux. »

Ces élancements au cœur, cette douceur amère, empoisonnante !

Il n'y a rien à faire. Je suis atteint de paralysie.

Mon âme en moi comme une pièce d'or entre les mains d'un joueur !

Il s'éloigne.



Entrent de Ciz, Ysé.

DE CIZ

Ma chère, je vous demande pardon, il faut que je vous quitte ici.

Dites

Que je ne sais pas me débrouiller ? Voilà combien de jours que nous sommes ici ? Et il me semble que voilà une affaire qui marche proprement.

Laissez-moi faire seulement ! Mais vous êtes toujours à douter de moi.

J'ai à voir mon ami Ah Fat,

Là-bas, au port des jonques. Je dîne avec lui ce soir.

Les derniers arrangements à prendre. Je pars pour Swatow.

YSÉ

Ce n'est pas dangereux ?

DE CIZ

Je ne pense pas. Je n'en sais rien. Pourquoi me demandes-tu cela ? Penses-tu donc que j'aie peur ?

Une honnête petite affaire de « bonté-sincérité » (*Il écrit les caractères chinois dans l'air avec le doigt*).

YSÉ

Comme tu apprends vite les langues !

DE CIZ

Je sais déjà bien des caractères. J'ai collectionné des cachets dans le temps.

YSÉ

Je sais que tu es intelligent,

Ciz. Tu pourrais faire comme un autre si tu voulais. Pourquoi est-ce que tu deviens tout d'un coup comme un enfant ?

DE CIZ

Tu verras si je suis un enfant !

De braves coulis de Pinang ou de Singapour dont on rapatrie les cercueils.

S'il y avait dedans de l'opium ou des fusils,

Ce serait un choc pour moi que de l'apprendre.

Vous savez qu'ils sont en train de mettre une gentille petite république sur pied là-bas ? c'est amusant,

La Constitution des États-Unis, sanctionnée par les Trois-Génies-de-la-Bannière-Céleste, avec levée de quelques contributions indirectes.

Que dirait notre oncle le marquis, s'il savait que j'aide à fonder une république.

Que veux-tu, ma chère ? Il faut vivre. Quel métier pour un homme bien élevé. — Que penses-tu de l'affaire ?

YSÉ

Pourquoi me parles-tu de cela ? Que veux-tu que je sache ? Et tous ces jaunes me dégoûtent.

Pourquoi ne pas garder une telle affaire pour toi seul ? C'est une souffrance pour toi

Qu'il y ait des gens à ne pas être de ton avis.

DE CIZ

Ce n'est pas ce que j'ai dit à Mesa l'autre soir
Qui a pu lui donner l'éveil.

YSÉ

Crois-le.

DE CIZ

Cela ne fait rien. C'est notre ami.

YSÉ

Usons-en donc !

DE CIZ

Que tu es brutale ! Je n'ai pu m'habituer à toi encore.
Cette manie d'insister, d'exagérer ! Il faut être léger, dans la vie !
J'aime ce garçon ; je suis heureux qu'il puisse me rendre service.
Et d'ailleurs il n'a rien à voir dans tout ça.

YSÉ

Et quand dites-vous que vous revenez ?

DE CIZ

Dans un mois.

Je crois. Je ne sais pas au juste.

YSÉ

Vous ne savez rien au juste.

DE CIZ

On est très bien à cet hôtel, vous êtes habituée aux hôtels.

YSÉ, *les yeux baissés*.

Ne partez pas.

DE CIZ

Mais je vous le dis, il le faut, il le faut absolument !

YSÉ

Ami, ne partez pas.

Pause.

DE CIZ

Il le faut, il le faut, Ysé.

YSÉ

Ne me laissez pas seule.

DE CIZ

Il n'y a aucun danger.

YSÉ

Il ne faut pas me laisser seule ici.

DE CIZ

Il faut être raisonnable.

YSÉ

Je ne suis qu'une femme. J'ai peur. Quel que vous soyez, après tout,
C'est vous qui avez garde de moi. J'ai peur ! Je le sais, il y a des choses
terribles qui m'attendent.

J'ai peur de ce pays que je ne connais pas,
Où vous me laissez seule, à peine arrivée,
Tout étourdie encore et flottante du bateau à peine quitté.

DE CIZ

Quoi ! c'est Ysé qui me dit qu'elle a peur ?

YSÉ

Emmenez-moi avec vous !

DE CIZ

Vous ne pouvez laisser vos enfants.

YSÉ

Vous avez bien souci de vos enfants, mais non pas de moi aucunement !

DE CIZ

Mais, Ysé !

YSÉ

Une seconde fois, je vous prie de ne point me quitter et me laisser seule.
Vous me reprochiez d'être fière, de ne jamais vouloir rien dire et
demander. Soyez donc satisfait. Vous me voyez humiliée.

Ne me quittez point. Ne me laissez point seule.

DE CIZ

Ainsi

Il nous faut bien avouer à la fin que l'on a besoin tout de même de son mari !

C'est notre fière Ysé

Qui demande comme un petit enfant qu'on ne la laisse point seule !

YSÉ

Ne soyez pas trop sûr de moi.

DE CIZ

Tu es à moi, que tu le veuilles ou non.

Est-ce que tu voulais m'épouser ? Et cependant bon gré mal gré,

C'est moi qui t'ai prise et gagnée, quand d'autres ne l'avaient pu.

YSÉ

Ne me méprisez pas trop. Ne soyez pas trop sûr de moi,

Comme d'une femme que l'on gagne avec des caresses.

Ne suis-je pas restée dix ans avec vous ? Dix ans je vous ai considéré

De face, et de dos, et de profil, et de dessous, et de dessus, et voici que je me suis fait un jugement.

N'avez-vous pas eu de moi votre compte et votre content ? n'avez-vous pas eu tous vos enfants avec moi ?

Et vous, est-ce que vous me connaissez ? est-ce que vous savez qui je suis ? Un homme,

Ça ne connaît pas plus sa femme que sa mère.

Dix ans ! Maintenant j'ai trente ans, et ma jeunesse est passée, et ce que je pouvais vous donner,

Je l'ai tout donné. Ne me laissez donc point seule,
Alors qu'il y a quelque chose qui vient de finir. Ne sois pas absent.

DE CIZ

Je vous connais mieux que vous-même.
Cette fiere Ysé ! Avec moi ! Je vous connais trop
Pour penser que vous vouliez jamais vous donner aucun tort avec moi.

YSÉ

Je ne sais ; je sens en moi une tentation.
Je ne suis plus cette jeune fille que vous avez prise. Vous ne m'avez pas ménagée ; je ne suis pas intacte.
Croyez-vous que je ne serve qu'à faire des enfants ? est-ce que c'est pour rien que je suis belle ?
Qui m'aura, j'aurais voulu empêcher
Qu'il eût rien autre. Moi, je suis bien à lui ; est-ce que ce n'est pas assez ?
Il y a une certaine totalité de moi-même
Que je n'ai pas fourme ; il y a une certaine mort
Que je saurais lui donner ; et est-ce que je ne suis pas belle ? Mais vous, vous n'êtes pas sérieux.
Comprenez de quelle race je suis ! Parce qu'une chose est mauvaise,
Parce qu'elle est folle, parce quelle est la ruine et la mort et la perdition de moi et de tous,
Est-ce que ce n'est pas une tentation à quoi je puis à peine tenir ? Bientôt je ne serai plus belle. Au lieu de vieillir
Ennuyusement jour à jour, ne pas vieillir ! est-ce pas mieux
Tout, d'un seul coup, le donner,
Le lui donner, le lui planter entre les mains dans un éclat de rire, dans une générosité triomphale,

Pendant que je suis jeune et splendide, et périr avec celui que je fais périr,
Comme ont péri mes aïeux, dans le temps d'un coup de trompette, dans
l'éclair de l'épée qui tue !

Et je prie que cette tentation ne me vienne pas, car il ne le faut pas et cela
ne serait pas noble et juste,

Et toute noblesse est de souffrir et de résister.

DE CIZ

Est-ce que tu as souffert avec moi ? Quelle est cette chose

Jamais, si j'ai pu te la donner, dont je t'aie fait défense ?

YSÉ

Plût au Ciel que tu me défendisses quelque chose, et que tu me
défendisses moi-même !

Après tout, je suis une femme, ce n'est pas si compliqué. Que lui faut-il
Que sécurité comme la mouche-à-miel active dans la ruche bien fermée ?

Et non pas une liberté épouvantable ! Ne m'étais-je pas donnée ?

Et je voulais penser que je serais maintenant bien tranquille,

Que j'étais garantie, qu'il y avait toujours quelqu'un avec moi

Pour me conduire, un homme quelque idée que j'aie, quelqu'un

Qui saurait bien toujours être plus fort que moi.

Et qu'importe que tu me fasses mal pourvu que je sente

Que tu me serres et que je te sers,

Mais toi, qui te connaît, qui aura foi, qui trouvera en toi

De quoi comprendre et se dévouer ? Tu fuis, tu n'es pas là. Tu es comme
un enfant faible et tendre,

Capricieux, caché, plein de mensonges et l'on ne peut rien voir dans tes
yeux.

N'achève pas de partir ! ne sois pas absent dans le milieu de ma vie !

DE CIZ

Et tout cela pour une absence de quelques jours !

YSÉ

Si

C'est l'heure où toute séparation suffit ?

C'est chose étroite qu'un couteau et le fruit qu'il tranche, on n'en rejoindra pas les parts.

Qui sait

Si je ne vais pas mourir par exemple dès que tu seras parti ? J'ai peur de mourir.

Pourquoi m'as-tu amenée ici ? Regarde ce triste lieu !

Elle regarde autour d'elle avec horreur.

DE CIZ

Mais c'est vous qui aviez trouvé cet endroit joli.

YSÉ

Il est affreux de mourir et d'être morte.

DE CIZ

Mais il ne s'agit pas de mourir. Il n'y a aucun danger. Bientôt je suis de retour.

Bientôt nous aurons de l'argent et nous retournerons en France.

Je vois que vous m'aimez. Je le sais, mon cœur. Je le sais, *bonita* !

YSÉ

Et vous tenez à partir ?

DE CIZ

Il le faut. Ah Fat m'a prêté de l'argent.

YSÉ

Partez en ce cas. Il n'y a rien à dire. C'est bien.

DE CIZ

Vous ne m'en voulez aucunement ?

YSÉ

Non.

Pause.

DE CIZ

Ysé ! J'ai réfléchi à ce que vous me conseillez. Il y a du vrai.
Ces deux choses que nous offre notre ami Mesa...

YSÉ

Eh bien ?

DE CIZ

Rester ici, la position n'est pas brillante.

YSÉ

Mais elle est sûre.

DE CIZ

Sûre, sûre ! vous n'avez que ce mot à la bouche !

Tu m'as toujours méconnu ! Moi, il me faut de l'initiative. Il me faut de l'argent à gagner.

Crois-tu que les risques me font peur ?

Il est vrai que je ne pourrais pas t'amener avec moi dans le pays shan.

YSÉ

C'est pourquoi il ne faut pas y aller.

DE CIZ

C'est dommage. C'est quelques années à passer. Ma position était faite et moi j'étais fait pour.

YSÉ

Comment être de ton avis, tu ne cesses d'en changer.

DE CIZ

Il ne faut pas être dure. Bientôt je ne serai plus avec toi.

Adieu, mon cœur.

YSÉ

Adieu, Ciz. Tu n'étais pas un méchant homme.

DE CIZ

Point de larmes, mon cœur. Adieu, *bonita* !

Je ne vous laisse point seule. Je suis heureux que Mesa soit avec vous.

Il lui baise la main et s'en va.



*Ysé le suit longuement des yeux
qui s'éloigne et, après qu'il a
disparu, elle reste immobile a la
même place.*

YSÉ, regardant d'un autre côté.

Je ne le vois point. Je ne vais point l'attendre. Je pense qu'il ne sera point
venu.

*Elle reste immobile, les yeux à
terre.*



Entre, derrière elle, Mesa.

MESA, à mi-voix.

C'est moi.

*Elle se tourne lentement vers lui
et lui tend la main. Ils se regardent
avec gêne.*

YSÉ

Mon mari vient de me quitter.

MESA

Comment allez-vous ?

YSÉ

Ô moi, cela va toujours ! Rien ne m'empêche de manger.

Elle rit aux éclats.

C'est comme un bon soldat qui va se battre ! C'est curieux, je n'ai pas encore fait pied à la terre.

On s'en va de côté, je penche, je penche ! Et puis l'on donne un coup comme quand on ne veut pas dormir.

Vous ne trouvez pas ? On ne se sent jamais bien debout à la mer. Et d'abord rien n'est droit. On ne se tient pas,
On se retient comme sur un sol qui respire.

MESA

Vous lui avez parlé ?

YSÉ

Je l'ai prié de ne point partir, de ne point me laisser seule ici. Il ne veut pas m'écouter.

MESA

Moi aussi, j'ai fait ce que j'ai pu. Comment vous laisse-t-il ainsi ?

Je lui ai fait des propositions. Il aime mieux ses manigances. Il jouit, il se figure qu'il me trompe.

— Et vous entendez ces rumeurs de tous côtés ?

YSÉ

Est-ce qu'il y a quelque chose pour de bon ?

MESA

Non..., Euh..., qui connaît la Chine ?

— Deux ans encore peut-être, trois ans, quatre ans encore...

— Quand dites-vous qu'il part ?

YSÉ

Demain.

MESA

Combien de temps reste-t-il absent ?

YSÉ

Un mois.

Il faut me laisser seule. Il ne faut point venir me voir.

Ils demeurent en silence sans se regarder. Puis soudain Ysé relève la tête et lui ouvre les bras. Il l'étreint en sanglotant, la tête contre son flanc.

YSÉ

Pauvre Mesa !

Elle lui caresse la tête.

MESA

Ysé !

YSÉ

Pauvre enfant ! Mesa ! pauvre Mesa !

MESA

Tout est fini.

Il se relève et demeure vacillant comme un homme ivre.

YSÉ, le regardant en face.

Viens !

Viens et ne demeure pas séparé de moi plus longtemps.

Ils s'étreignent, Ysé demeurant immobile et passive. Arrêt.

MESA

Ô Ysé !

YSÉ

C'est moi, Mesa, me voici.

MESA

Ô femme entre mes bras !

YSÉ

Tu sais ce que c'est qu'une femme à présent ?

MESA

Je te tiens, je t'ai trouvée.

YSÉ

Je suis à toi,

Je ne me recule pas, je te laisse faire ce que tu veux.

MESA

Ô Ysé, c'est une chose défendue.

YSÉ

Est-il vrai ? comme tu me serres à m'étouffer ! Pauvre Ysé ! je ne la croyais pas si défendue !

MESA

Ô Ysé, le bateau qui nous a amenés quand nous l'avons vu partir, disparu dans sa propre fumée !

YSÉ

Ce n'est pas un bateau que tu tiens, c'est une femme vivant entre tes bras.

MESA

Ô Ysé, ne me laisse pas revenir !

YSÉ

Je cède, je suis à vous.

MESA

C'en est trop !

YSÉ

Et à moi il faut me céder aussi ?

MESA

C'en est trop !

YSÉ

Est-ce assez ? ou y a-t-il plus que tu veux me demander encore ?

MESA

Ainsi donc

Je vous ai saisie ! et je tiens votre corps même

Entre mes bras et vous ne me faites point de résistance, et j'entends dans mes entrailles votre cœur qui bat !

Il est vrai que vous n'êtes qu'une femme, mais moi je ne suis qu'un homme,

Et voici que je n'en puis plus et que je suis comme un affamé qui ne peut retenir ses larmes à la vue de la nourriture !

Ô colonne ! ô puissance de ma bien-aimée ! Ô il est injuste que je vous aie rencontrée !

Comment est-ce qu'il faut vous appeler ! Une mère,

Parce que vous êtes bonne à avoir.

Et une sœur, et je tiens votre bras rond et féminin entre mes doigts,

Et une proie, et la fumée de votre vie me monte à la tête par le nez, et je frémis de vous sentir la plus faible comme un gibier qui plie et que l'on tient par la nuque !

Ô je m'en vais et je n'en puis plus, et tu es entre mes bras comme quelqu'un de replié,

Et dans la pression de mes mains comme quelqu'un qui dort. Dis, puissance comme de quelqu'un qui dort,

Si tu es celle que j'aime.

Ô je n'en puis plus, et c'en est trop, et il ne fallait pas que je te rencontre, et tu m'aimes donc, et tu es à moi, et mon pauvre cœur cède et crève !

YSÉ

Tu me tiens donc et bien que ma chair tressaille

Je ne me retire point, et je reste comme assourdie, et la voilà donc, celle que tu trouvais si fière et si méchante !

Tu ne sais pas ce que c'est qu'une femme et combien merveilleusement, avec toutes ces manières qu'elle a,

Il lui est facile de céder et tout à coup de se trouver abjecte et soumise et attendante ;

Et pesante, et gourde, et interdite entre la main de son ennemi, et incapable de remuer aucun doigt.

Ô mon Mesa, tu n'es plus un homme seulement, mais tu es à moi qui suis une femme,

Et je suis un homme en toi, et tu es une femme avec moi, et je cueille ton cœur sans que tu saches comment.

Et je l'ai pris, et je l'arrange avec moi pour toujours entre mes deux seins !

Et il ne faut pas que je puisse comprendre mon Mesa, et il ne faut pas m'appeler

Par des mots que les autres savent, comme « ma colombe » tantôt,
(Bien que ce soit doux), et « ma bien-aimée » que tu n'as pas dit,
(Et « laide », et « bête », et « vilaine », ce serait plus doux encore),
Mais par de tels mots si drôles, comme il y en a sans aucun bruit,
Que je ne puisse aucunement les comprendre, ou mon nom
Seulement, comme vous le dites, Ysé,
Pour qu'ils ne soient pas ailleurs que dans mon cœur,
Bien lourds comme l'enfant inconnu
Qu'on porte lorsque l'on est grosse.

MESA

Je ne vous gronderai plus, Ysé.

YSÉ

Bien vrai ? Vous êtes content maintenant, professeur ? Vous ne me ferez plus de réprimande ?

MESA

Pauvre docteur que j'ai été !

YSÉ

Ai-je bien ou non

Profité de vos leçons, professeur ? Dis, petit Mesa,
Est-ce qu'il n'est pas meilleur

De ne plus se retrouver supérieur à personne, mais ce qu'il y a de plus faible,

Un homme entre les bras d'une femme, comme une chose par terre

Qui ne peut plus tomber, rien qu'un pauvre homme à la fin entre mes bras.

MESA

Ah, je ne suis pas un homme fort ! ah, qui dit que je suis un homme fort ? mais j'étais un homme de désir,

Désespérément vers le bonheur, désespérément vers le bonheur et tendu, et aimant, et profond, et descellé !

Et qui dit que tu es le bonheur ? ah, tu n'es pas le bonheur ! tu es cela qui est à la place du bonheur !

J'ai frémi en te reconnaissant, et toute mon âme a cédé !

Et je suis comme un homme qui s'abat sur le visage, et je t'aime, et je dis que je t'aime, et je n'en puis plus,

Et je t'épouse avec un amour impie et avec une parole condamnée,

Ô chère chose qui n'es pas le bonheur !

Moi, pas plus que l'arbre ou la bête sacrée leur femelle,

Je n'ai langue pour t'appeler une femme, mais seulement que tu es présente,

Comme quelqu'un qui est précédé par le sommeil, à l'instant que tout trahit !

Ainsi le travailleur d'or sous la lampe, tu arrives avec le souffle de minuit qui amène un papillon blanc.

YSÉ, le caressant.

Mesa n'est plus qu'un homme qui vous aime.

MESA

Un homme et qui est pris.

YSÉ

Un homme et qui est à moi.

Toute la pièce sous la main que je tiens sur ton épaule comme une grosse bête assommée.

Et moi, est-ce que je suis un homme ?

Elle rit aux éclats.

MESA

Ne soyez pas une folle.

YSÉ

Répands ! est-ce que je suis un homme ?

MESA

Tu es une femme.

YSÉ

Et cependant j'ai des bras et des jambes comme un autre et je puis répondre quand tu parles. Mais c'est bien meilleur et plus beau et plus gentil.

Mais dis la vérité et s'il est vrai que tu n'as jamais connu aucune femme ?

MESA

Si tu veux. Cela est vrai.

YSÉ

Cela est vrai, Mesa ?

MESA

Cela est vrai.

YSÉ

Je suis contente.

Contente d'être tout

Pour toi, contente d'avoir tout pour moi.

Mais quoi, montre-moi tes yeux

Qui ont la couleur des miens et ne les tiens pas ailleurs un moment !

Et cela me donne confusion et désir, de voir tes yeux.

Et moi, regarde-moi aussi, me voici,

Et regarde chaque chose bien comme un vase que tu viens d'acheter,

Et que tu fais reluire au soleil, et l'émail, et ce défaut que l'on éprouve
avec l'ongle,

Et la marque du fabricant.

MESA

Tu es radieuse et splendide ! tu es belle comme le jeune Apollon !

Tu es droite comme une colonne ! tu es claire comme le soleil levant !

Et où as-tu arraché sinon aux filières mêmes du soleil d'un tour de ton
cou ce grand lambeau jaune

De tes cheveux qui ont la matière d'un talent d'or ?

Tu es fraîche comme une rose sous la rosée ! et tu es comme l'arbre
Cassie et comme une fleur sentante ! et tu es comme un faisan, et comme
l'aurore, et comme la mer verte au matin pareille à un grand acacia en fleurs
et comme un paon dans le paradis.

YSÉ

Certes il convient que je sois belle

Pour ce présent que je t'apporte.

MESA

Une chose inestimable en effet.

YSÉ

Une chose encombrante, Mesa, une chose énorme et difficile à loger,
Et qu'un homme sage n'acceptera point dans sa maison !

MESA

Je ne suis pas un homme sage.

YSÉ

C'est l'amour, Mesa, et je ne l'appellerai point une chose bonne et usagère, et l'on plaint ce fou qui ne sait point s'en servir

À tempérament pour son plaisir et le bien de son ménage comme le feu bien fait

Qui cuit la soupe et qui fond l'or sous le chalumeau.

Sais-tu bien ce que tu fais, Mesa ?

MESA

Je ne sais que toi, Ysé.

YSÉ

D'un côté Ysé, et de cet autre,
Tout moins que je n'y suis pas.

MESA

Je te préfère, Ysé !

YSÉ

Ô parole comme un coup à mon flanc ! ô main de l'amour ! ô déplacement de notre cœur !

Ô ineffable iniquité ! Ah viens donc et mange-moi comme une mangue ! Tout, tout, et moi !

Il est donc vrai, Mesa, que j'existe seule et voilà le monde répudié, et à quoi est-ce que notre amour sert aux autres ?

Et voilà le passé et l'avenir en un même temps

Renoncés, et il n'y a plus de famille, et d'enfants et de mari et d'amis,

Et tout l'univers autour de nous

Vidé de nous comme une chose incapable de comprendre et qui demande la raison ?

MESA

Il n'y a pas de raison que toi-même.

YSÉ

Moi, je comprends, mon bien-aimé,

Et je suis comprise, et je suis la raison entre tes bras, et je suis Ysé, ton âme !

Et que nous font les autres ? mais tu es unique et je suis unique.

Et j'entends ta voix dans mes entrailles comme un cri qui ne peut être souffert,

Et je me lève vers toi avec difficulté comme une chose énorme et massive et aveugle et désirante et taciturne.

Mais ce que nous désirons, ce n'est point de créer, mais de détruire, et que ah !

Il n'y ait plus rien d'autre que toi et moi, et en toi que moi, et en moi que ta possession, et la rage, et la tendresse, et de te détruire et de n'être plus gêné

Détestablement par ces vêtements de chair, et ces cruelles dents dans mon cœur,

Non point cruelles !

Ah, ce n'est point le bonheur que je t'apporte, mais ta mort, et la mienne avec elle,

Mais qu'est-ce que cela me fait à moi que je te fasse mourir,

Et moi, et tout, et tant pis ! pourvu qu'à ce prix qui est toi et moi,

Donnés, jetés, arrachés, lacérés, consumés,

Je sente ton âme, un moment qui est toute l'éternité, toucher,

Prendre

La mienne comme la chaux astreint le sable en brûlant et en sifflant !

MESA

Ysé !

YSÉ

Me voici, Mesa. Pourquoi m'appelles-tu ?

MESA

Ne me sois plus étrangère !

Je lis enfin, et j'en ai horreur, dans tes yeux le grand appel panique !

Derrière tes yeux qui me regardent la grande flamme noire de l'âme qui brûle de toutes parts comme une cité dévorée !

La sens-tu bien maintenant dans ton sein, la mort de l'amour et le feu que fait un cœur qui s'embrase ?

Voici entre mes bras l'âme qui a un autre sexe et je suis son mâle.

Et je te sens sous moi passionnément qui abjure, et en moi le profond dérangement

De la création, comme la Terre

Lorsque l'écume aux lèvres elle produisait la chose aride, et que dans un rétrécissement effroyable

Elle faisait sortir sa substance et le repli des monts comme de la pâte !

Et voici une sécession dans mon cœur, et tu es Ysé, et je me retourne monstrueusement

Vers toi, et tu es Ysé !

Et tout m'est égal, et tu m'aimes, et je suis le plus fort !

YSÉ

Je suis triste, Mesa. Je suis triste, je suis pleine ;

Pleine d'amour. Je suis triste, je suis heureuse.

Ah, je suis bien vaincue, et toi, ne pense pas que je te laisse aller, et que je te lâche de ces deux belles mains !

Et à la fin ce n'est plus le temps de rien contraindre, ô comme je me sens une femme entre tes bras,

Et j'ai honte et je suis heureuse.

Et tantôt regardant ton visage, au mien

Je sens comme un coup de honte et de flamme,

Et tantôt comme un torrent et un transport

De mépris pour tout et de joie éclatante

Parce que je t'ai et que tu es à moi, et je l'ai, et je n'ai point honte !

MESA

Ysé, il n'y a plus personne au monde.

YSÉ

Personne que toi et moi. — Regarde ce lieu amer !

MESA

Ne sois point triste.

YSÉ

Regarde ce jardin maudit !

MESA

Ne sois point triste, ma femme ?

YSÉ

Est-ce que je suis ta femme et ne suis-je pas la femme d'un autre ?

Ne me fais point tort de ce sacrement entre nous.

Non, ceci n'est pas un mariage

Qui unit toute chose à l'autre, mais une rupture et le jurement mortel et la préférence de toi seul !

Et elle, la jeune fille,

La voici qui entre chez l'époux, suivie d'un fourgon à quatre chevaux bondé, du linge, des meubles pour toute la vie.

Mais moi, ce que je t'apporte aussi n'est pas rien ! mon nom et mon honneur,

Et le nom et la joie de cet homme que j'ai épousé,

Jurant de lui être fidèle,

Et mes pauvres enfants. Et toi,

Des choses si grandes qu'on ne peut les dire.

Je suis celle qui est interdite. Regarde-moi, Mesa, car je suis celle qui est interdite.

MESA

Je le sais.

YSÉ

Et est-ce que je suis pour cela moins belle et désirable ?

MESA

Tu ne l'es pas moins !

YSÉ

Jure !

Et moi, je jure que tu es à moi et que je ne te laisserai point aller et que je suis à toi,

Oui, à la face de tout, et je ne cesserai point de t'aimer, oui, quand je serais damnée, oui, quand je serais près de mourir !

Et qu'on me dise de ne plus t'aimer.

MESA

Ne dis point des paroles affreuses !

YSÉ

Et voici d'autres paroles :

Il faut que cet homme que l'on appelle mon mari et que je hais

Ne reste point ici, et que tu l'envoies ailleurs,

Et que m'importe qu'il meure, et tant mieux parce que nous serons l'un à l'autre.

MESA

Mais cela ne serait pas bien.

YSÉ

Bien ? Et qu'est-ce qui est bien ou mal que ce qui nous empêche ou nous permet de nous aimer ?

MESA

Je crois que lui-même

Désire aller dans ce pays dont je lui ai parlé.

YSÉ

Il te demandera de rester ici

Mais il ne faut pas le lui permettre et il sera bien forcé de faire ce que tu veux,

Et il faut l'envoyer ailleurs, que je ne le voie plus !

Et qu'il meure s'il veut ! Tant mieux s'il meurt ! Je ne connais plus cet homme.

Le voici.



Entre de Ciz.

DE CIZ

Bonjour.

Les deux hommes se prennent la main.

YSÉ

Mesa, voici mon mari qui a à voir par ici pour ses affaires

Qui ne vous regardent pas.

Et, Ciz, voici Monsieur le Commissaire des Douanes, regardez-le bien,

Qui se méfie et tient un œil sur vous, on ne peut pas lui en faire accroire.

Il m'ennuie ; puisque vous êtes là, gardez-le, je m'en vais.

Je vais voir, mon *grass cloth*, le bleu et blanc, vous savez ? l'adresse que vous m'avez donnée, Mesa, le gros Cantonais,

Ah Fat, — ah, mon Dieu ! c'est Ah Toung que je veux dire.

Adieu, Ciz.

DE CIZ

Adieu.

*Il veut lui donner la main, mais
elle lui tend la joue et il l'embrasse.*

YSÉ

Adieu Mesa.

Elle lui donne la main.

Il faut venir me voir, pendant que mon mari est parti. Je suis veuve !

Elle sort.



MESA

Comment vont les affaires, Ciz ?

DE CIZ

Doucement. Drôle de pays. Tout vient autrement qu'on ne le croit.

MESA

Et est-il vrai que vous connaissez cet Ah Fat ?

DE CIZ

Je ne le connais point.

MESA

Je vous en loue. Il n'y a rien à gagner avec les Chinois. Vous vous en apercevrez.

L'on me dit que vous partez. Où allez-vous ?

DE CIZ

Demain..., peut-être — je ne sais au juste. Je vais à Manille.

MESA

Eh bien, je vous conduirai au bateau.

DE CIZ

N'en faites rien ! Je vous en prie ! On part de bonne heure.

MESA

Et avez-vous réfléchi à ce que je vous ai dit l'autre jour ?

DE CIZ

J'y ai pensé.

MESA

Et qu'avez-vous décidé, car il faut que je le sache.

DE CIZ

Eh bien, c'est ma femme qui le veut ; je ne puis la laisser ainsi.
Évidemment ce n'est pas brillant, mais c'est régulier ; je crois
Que j'accepterai cette proposition que vous m'avez faite
Si aimablement, cette place.

MESA

C'est ferme ?

DE CIZ

C'est ferme.

MESA

Je vais donc m'en occuper. Je crois que vous avez pris le bon parti.

DE CIZ

Je l'espère. Moi, ce n'est pas ce que je rêvais !

MESA

Je le sais, vous êtes un poète, un homme d'imagination ! Mais vous avez charge de famille :

Il faut voir le positif et le sûr.

DE CIZ

C'est ce que je m'entends dire tout le jour.

MESA

Il me faut quelqu'un maintenant pour le chemin de fer. Du courage, voilà ce qu'on demande, du sens, de l'initiative.

Quelqu'un dans le genre d'Amalric. Avez-vous de ses nouvelles ?

DE CIZ

Je crois qu'il a rejoint sa plantation.

MESA

Voilà un homme !

DE CIZ

C'est un hâbleur brutal.

MESA

Vous avez d'autres qualités. Vous êtes souple et fin. Vous auriez fait avec les indigènes.

C'est pour cela que j'avais pensé à vous.

DE CIZ

Et quelle est cette place que vous me proposez aux Douanes ?

MESA

Ah,

Là il ne s'agit point d'hommes à conduire, d'une œuvre à faire.

Il ne faut qu'être ponctuel.

Si encore on pratiquait soi-même,

Usant de la longue aiguille ou de force à grands coups de maillet

Vous faisant sauter une planche, ou prélevant avec la pipette
l'échantillon,

C'est un métier de connaisseur d'hommes, au plus serré de qui la bourse,

Mais l'employé agencé à une table exerce tristement son fisc.

Mais il ne s'agit pas de votre goût,

Mais de votre pain à gagner et des vôtres.

DE CIZ

Je ne suis pas une machine ! Si cette mission réussit, ma vie est faite.

MESA

Il ne faut plus y penser.

DE CIZ

Laissez-moi le temps de réfléchir encore.

MESA

Non, Ciz, croyez-moi.

Le pays est mauvais, les pirates, la misère, la fièvre des bois.

Moi, je n'hésiterais pas, mais je ne suis pas marié. Madame de Ciz

M'a recommandé de ne pas vous laisser partir. Pourtant ce n'est qu'un an ou deux à passer.

DE CIZ

Ma femme n'a rien à voir là et je sais ce que j'ai à faire.
Mesa, je suis votre homme, je partirai.

MESA

Donnez-vous le temps de réfléchir.

DE CIZ

C'est tout réfléchi. Je ne change point d'avis aisément.

MESA

C'est donc vous seul qui le voulez. Vous partez contre mon sens et mon conseil.

DE CIZ

C'est entendu, Mesa, je vous donne quittance.

MESA

Qu'il en soit donc ce que vous voulez.

DE CIZ

Ah, vous êtes un ami pour moi !

MESA

Un sincère ami.

DE CIZ

Un bon, un sincère ami !

MESA

Vous n'en trouverez pas un pareil.

Ils sortent.

ACTE TROISIÈME

L'action est dans un port du Sud de la Chine, au moment d'une insurrection.

Maison construite dans l'ancien style « colonial » du temps des « princes-marchands » ; une vaste pièce au premier étage. Elle est tout entourée de larges vérandas. Au dehors d'énormes banyans, à leurs branches pendent des paquets de racines pareilles à de longues chevelures noires.

Traces d'un siège qui vient d'être soutenu, sacs de terre, fenêtres obstruées avec des matelas. Cependant, comme s'il ne valait plus la peine de se défendre, on a débouché plusieurs baies de côtés différents. D'une part on aperçoit les deux bras d'un fleuve couvert de bateaux, et, derrière, entourée de sa muraille crénelée, une immense ville chinoise avec ses portes et ses pagodes. D'autre part, vers le couchant, la rizière et de belles montagnes bleues. De temps en temps on entend des batteries de gongs et des détonations de pétards et d'armes à feu, et par bouffées la musique d'un théâtre au loin avec les cris sauvages des acteurs.

Le soleil se couche. De longs rayons rouges passant à travers le mur de feuilles des banyans traversent la pièce déserte. Au milieu un grand lit de cuivre entouré de sa moustiquaire. Entre deux fenêtres une coiffeuse avec sa psyché, et de l'autre côté une armoire à glace. Affaires de femme : une lampe à esprit, des robes suspendues. Et ça et là des choses d'homme, de

gros souliers, une pipe, et sur une table un fusil de guerre avec les culots de cuivre des cartouches tirées épars.

On entend un moment dans la pièce voisine de faibles cris d'enfant qui s'apaisent. Entre Ysé vêtue d'un large peignoir de laine blanche, les cheveux en une longue tresse sur le dos. Elle arrive devant la psyché et se regarde de face et de profil, et les dents, écartant ses lèvres avec le petit doigt. Puis elle s'assied et se polit méditativement les ongles.

Bruit de pas. Entre Amalric.

Elle se tourne à demi vers lui sans le regarder et lui tend les bras. Ils s'embrassent longuement, et comme il veut se relever elle le retient violemment. Il pousse une exclamation.

AMALRIC

Aïe !

YSÉ

Je t'ai fait mal, mon chéri ?

AMALRIC

C'est rien. Ces vieilles pétoires

Ont un recul absurde. J'ai l'épaule démanchée.

Avec cela je suis sale comme un cochon ; je m'en vais prendre un bain tout à l'heure.

YSÉ

Je t'aime.

AMALRIC

Et voilà le soleil qui se couche, Ysé.

YSÉ

Cela m'est égal.

AMALRIC

Il part.

Vois-tu, c'est fini. On ne nous le ramènera plus.

YSÉ

C'était un brave soleil.

Il n'y a rien à dire. Il nous a fait bon service.

Et puis il n'y en a pas d'autre. C'est triste

De se quitter, et lui, le voilà comme une grande bête jaune

Qui allonge sa tête sur votre épaule et que l'on caresse doucement de la joue. Adieu, mon beau soleil !

Et il est vrai que nous allons mourir, Amari ?

AMALRIC

Je suis obligé d'en convenir.

YSÉ

Pas le plus petit moyen d'échapper ?

AMALRIC

Aucun. Nous sommes dans une trappe.

Ils nous ont ménagés jusqu'ici. Ils m'aiment dans le fond. Ils ne sont pas méchants.

Mais maintenant que les camarades y ont passé,
C'est notre tour, il n'y a rien à faire.

YSÉ

Mais ils ne nous auront pas vivants ?

AMALRIC, *clignant de l'œil.*

N'aie crainte !

YSÉ

Ah !

J'ai encore dans l'oreille ces horribles cris

Quand ils ont forcé le Club hier. Comme cela a pris feu tout à coup ! et
cette femme qui a sauté du toit !

Ah ! il était horrible de voir ces corps jaunes

Grouillant tous ensemble comme une galette de vers !

Et l'on dirait qu'ils n'ont point du vrai sang,

Mais comment est-ce que tu dis ? du latex, comme tu m'expliquais pour
le caoutchouc,

Le lait de ces affreuses plantes de décombres !

AMALRIC

Ô blanche entre les blanches ! C'est drôle, moi je les aime !

Ça vous remplit un bateau comme du blé en vrac, c'est-à-dire que ça coule dedans, quoi ! Pas de vide avec eux !

Mon recrutement marchait fameusement. Mais *Adios* ! Fini, le coprah ! fini, le caoutchouc ! Fameuse idée que j'ai eue de venir ici !

Il soupire.

YSÉ

Tu ne me laisseras pas prendre vivante. — Écoute !

Elle lui saisit le poignet.

*Rumeur au dehors qui s'apaise
peu à peu et l'on n'entend plus que le
théâtre chinois menant son train.*

Écoute ! c'est bien *ta ! ta !* qu'ils crient ? Mais oui. *Ta ! ta !* Tu entends ?

AMALRIC

Ça n'est rien ! ce n'est pas la peine de m'enfoncer les ongles dans la peau.

C'est quelque missionnaire que l'on coupe en deux,

Ou quelque bonne dame protestante que l'on est en train de déguster.

YSÉ

Ils ne vont pas venir ici ?

AMALRIC

Rien à craindre, je te dis, ils ont été trop bien reçus l'autre jour.

Et puis il y a quelque diablerie, mon ancien boy est venu ce dernier soir,

Je ne sais quel jour du renard ou du cochon.

Et demain, demain il sera trop tard ! Plus personne !

Ftt ! Partis, les *Yang kouï tze* ! envolés !

YSÉ

Tu as bien pris tes mesures ?

AMALRIC

Fameuse chose que cette gélatine ! tu as bien vu l'autre jour lorsque ma mine a sauté, j'ose dire que c'était de bel ouvrage.

Ça vous déracinera la cambuse comme un petit volcan !

Hein, c'est beau ? ça vaut mieux que de crever sur une pelle en porcelaine.

Nous ne mourrons pas, nous disparaîtrons dans un coup de tonnerre !

Pêle-mêle, corps et âme,

Avec le fonds de commerce et le mobilier et tout le tremblement, nous péterons par la toiture !

Le chien, les chats, et toi, et moi, et le bâtard avec !

YSÉ

(Elle lui lance un regard terrible.)

AMALRIC

Ciel ! quel regard ! Ça m'amuse de vous dire ces petites choses.

Il vous passe alors quelque chose sur le visage

Comme la flamme d'un coup de canon que l'on n'entend pas

Parce que c'est trop loin. Ne vous fâchez pas.

YSÉ

Je sais que tu m'aimes.

AMALRIC

Et que j'aime cet enfant aussi ?

YSÉ

Je le sais.

AMALRIC

Comme si je l'avais fait. Il n'a plus d'autre père que moi.

Je t'ai prise et je l'ai pris avec, et tu es à moi et il est à moi et voilà la fin de l'histoire.

Quand je t'ai retrouvée encore sur ce bateau, « Ah non, ai-je dit,

Assez de plaisanteries cette fois. Voilà encore qu'elle me revient sous le nez !

Il faut en finir. » Jamais je ne vous ai vue plus jolie.

Tant pis ! tu n'avais pas qu'à être la plus faible.

Oui, oui, malgré tes regards de tigresse, tu sais que je suis le plus fort, comme cela est écrit.

Je ne t'ai point demandé ton avis. Cette fière Ysé !

Avec ses chapeaux, et sa chaise longue, et ses éclats de rire, et ses airs de reine,

On l'a prise tout de même, et la voilà qui suit, bien soumise et bien fidele,

Avec un grand diable d'homme qui marche le premier.

Et le mari, il n'y en a plus, et les enfants, c'est comme des petits chats morts, et le dernier amant,

Comme un fruit que l'on a fini de manger, et l'on s'essuie la bouche, il y reste encore comme un petit goût,

Et les doigts dans le *finger bowl* où il y a un petit bout de citron.

YSÉ

Tu sais que ce n'est pas vrai ! Tu sais que je ne suis pas si mauvaise ! Tu sais que j'aime mes enfants !

Tu sais que je pensais les avoir ! Tu disais que je pourrais les reprendre !

AMALRIC

Ciel ! que de choses j'ai dites que je ne savais pas !

YSÉ

Et me voici avec toi !

AMALRIC

Pauvre Ysé ! C'est malheureux d'être une pauvre femme !

Il se lève et la baise sur la tempe.

Fais-moi du thé.

Il se dirige vers la fenêtre et, cependant qu'Ysé s'occupe à préparer le thé, il regarde, la main au-dessus de ses yeux.

Rien que la rizière qui verdoie et que la rivière qui flamboie.

Voici la marée de la nuit qui monte.

Il se retourne et l'aperçoit qui sanglote près de la bouilloire, la tête entre ses bras.

Qu'est-ce qu'il y a, mon pigeon ?

YSÉ

Ô Amalric, que tu es dur ! Ô Dieu, Dieu ! ô Ciel, que c'est dur !

AMALRIC

Ne pleure point, petit enfant.

Elle lui prend la main qu'elle applique sur son front. Elle s'apaise peu à peu. Pause.

AMALRIC

Voilà l'eau qui va déborder.

*Elle se lève, met le thé dans la
théière, verse l'eau.*

AMALRIC, *assis, la regardant.*

Quelle bonne femme d'intérieur tu aurais faite ?

YSÉ

N'est-ce pas, mon chéri ? J'étais faite pour vivre tranquille et bien
défendue

Comme toutes les femmes. Tu vois que je suis une bonne femme pour
toi.

AMALRIC

Cela est vrai, Ysé.

YSÉ

Ah, c'est bien bon de penser que nous allons mourir et que personne ne
peut plus entrer et que tout est fermé sur nous !

Il n'y a plus personne pour m'injurier et me faire honte.

Ô tout ce que j'ai fait ! Est-ce moi ou est-ce une autre ?

Mon mari, trompé, quitté, mes enfants, mes pauvres enfants,

Je les laisse, je ne sais pas même où ils sont, et ce misérable homme que
j'aimais

Et qui m'aimait, plus que sa vie, à peine quitté, je le trahis, je me livre à
toi

Avec son enfant que je portais dans mon sein.

AMALRIC

Le fait est que Mesa a dû être surpris.

YSÉ

Il sait tout maintenant. Ô quelle honte ! Ô ces dernières lettres que j'ai reçues avant que le port fût fermé !

Je ne suis qu'une pauvre femme. Qu'est-ce que je sais ! Qu'est-ce que je puis faire ?

Ah, une femme comme moi, il est préférable qu'elle meure et qu'elle ne fasse plus de mal à personne.

AMALRIC, *à voix basse.*

Tu n'as mis qu'une tasse ?

YSÉ

Il ne reste plus qu'une pincée de thé. Ce n'est pas bien bon, mon pauvre chéri.

Pour moi, je n'ai plus faim ni soif. Bois, ami !

Et le lait, tu peux prendre tout ce qui reste dans la boîte. L'enfant n'en a plus besoin.

Pour moi, j'ai faim et soif de mourir

Afin de ne plus exister et que personne ne me méprise.

AMALRIC

Et de quoi te mépriseraient-on ?

YSÉ

Tu es bon, Amalric.

Je sais que je n'ai rien fait de mal. Quand je réfléchis et que tu m'expliques,

Je vois bien que j'ai fait ce qu'il fallait et que les choses ne pouvaient être autrement.

Et pour Mesa, je lui ai rendu service en le quittant, comment a-t-il su où j'étais ?

Mais que veux-tu, Amari, l'on a beau se raisonner, c'est trop !

Il y a des moments où c'est trop, et c'est trop, et c'est trop, et c'est assez, et je n'en puis plus, et je suis trop seule, arrachée, arrachée à ce que j'aime !

Et je suis trop malheureuse, et je suis trop punie, et je prie de mourir, et je suis contente de mourir !

AMALRIC

Est-ce que cela est si dur, Ysé ?

YSÉ

Non ce n'est pas dur, mon cœur ! non, ce n'est pas dur, mon cœur !

Non cela n'est pas dur avec toi. Je ne regrette rien, je suis contente.

Oui, cela m'est égal, et ce que j'ai fait,

Je le ferais encore, et je n'ai plus d'enfants, et je n'ai plus d'amis,

Et je suis en horreur à tous, et je vais mourir, et je suis contente

Qu'il n'y ait plus rien, que toi tout seul

Pour moi, et moi toute seule avec toi,

Mon cœur ! Non, mon cœur, ce n'est pas dur !

Et cependant il est terrible d'être morte.

Elle se trouble. Il lui prend la main.

Et, Amalric, est-ce que vraiment il n'y a point de Dieu ?

AMALRIC

Pour quoi faire ? S'il y en avait un, je te l'aurais dit.

YSÉ

Il n'y en a donc pas. Et je n'ai rien à me reprocher.

Et ce que j'ai fait, je le ferais encore. C'est la faute à cet homme que j'ai épousé.

Et cependant il y a des moments où, tu sais, c'est comme quand on sent que quelqu'un vous regarde

Sans relâche, et l'on ne peut échapper, et quoi qu'on fasse,

Par exemple si l'on rit ou que tu m'embrasses, il est témoin. Il nous regarde en ce moment.

Et, mon Dieu, est-ce que c'est bien digne de vous ? et qu'il y a besoin avec une femme de quelque chose de si solennel et sérieux ?

Un petit moment encore, et, patience, nous ne serons plus là !

Oui, Amalric, dès que l'on marche, le pied sonne,

Et c'est comme quand on marche dans la nuit et l'on ne voit pas ;

Mais on entend qu'il y a un mur à droite quelque part

AMALRIC

Voilà le langage de Mesa. Ce sont des rêveries absurdes.

Que ton Dieu nous regarde, pour lui il ne nous regarde pas.

Je t'ai sauvée de ce Mesa ; toi et moi,

Nous ne sommes pas des créatures de rêves, mais de réalité.

Voilà le soleil qui se couche. Est-ce qu'un homme peut vivre sans le soleil ? C'est comme s'il en était partie.

Silence.

YSÉ

Il m'a écrit des lettres affreuses ! Mais il est injuste avec moi.

Et pour cet enfant de lui qui est à moi

Que je portais dans mon sein, il est à moi, qu'est-ce que cela fait à un homme ?

Mais je savais que je lui faisais du mal et je l'ai quitté. Oui, je me suis sacrifiée pour lui.

Et moi, il me menait je ne sais où et je veux vivre ! et je t'ai rencontré sur le bateau,

Et je me suis accrochée à toi, et je pensais que tu étais la vie et que tu me sauverais et que je pourrais vivre avec toi

Sainement et honnêtement, sincèrement, raisonnablement.

AMALRIC

Et bien ! c'est drôlement la vie, que vous avez trouvée !

YSÉ

C'est aussi bien. Je suis dans la règle. D'un seul coup

Je meurs toute la vie que je t'avais donnée, avec toi !

Mais lui,

Pourquoi est-ce qu'il m'a fait partir, dès qu'il a su que j'étais prise ? est-ce qu'il aurait dû me laisser un moment ?

Je sais que je lui étais à charge.

Il est bien vrai qu'il me fallait partir.

— Et je lui demandais s'il était heureux, et il me regardait de son air de mauvais prêtre.

AMALRIC

Est-ce qu'il t'a aimée réellement ?

YSÉ

Comme tu ne m'aimeras jamais. Et je l'aimais

Comme je ne t'aime pas, c'est le devoir qui m'attache à toi, car je suis une femme loyale, et je sais ce que j'ai fait.

Mais avec lui c'était le désespoir et le désir, et un souffle tout à coup, et une espèce de haine, et la chair qui se retire, et force du fond de mes entrailles comme de l'enfant qu'on s'arrache !

Tu m'as vaincue, mais tu ne sais ce que c'est qu'une femme qui n'est point vaincue.

Et ce désert qu'on est, et la soif, et la misère de l'amour, et cela que l'autre soit vivant, et le moment où l'on se regarde dans les yeux, et ce que c'est quand on vous fourre une âme avec la vôtre !

Un an.

Un an cela dura ainsi et je sentais qu'il était captif,

Mais que je ne le possédais pas, et quelque chose en lui d'étranger

Impossible.

Qu'a-t-il donc à me reprocher ? parce qu'il ne s'est pas donné, et moi, je me suis retirée.

Et moi je voulais vivre aussi, et revoir ce soleil de la terre, et revivre, revivre

La vie qui est celle de tous et sortir de cet amour qui est la mort !

Et cela est arrivé : j'accepte tout.

AMALRIC

Je t'aime, Ysé.

YSÉ

Oui.

Il la baise sur sa tête baissée.

AMALRIC

Et maintenant je m'en vais faire ma ronde et tout arranger.

Et voici cette nuit qui est encore à nous.

Il sort.



Et Ysé fait lentement sa toilette du soir. Elle détache lentement les épingles d'argent et les peignes d'écaille et la masse des cheveux ruisselle sur ses épaules et sur le dossier de la chaise.

Bruit au dehors. Pas dans l'escalier. Ysé prête l'oreille et tressaille violemment. Les pas s'arrêtent derrière la porte. Ysé demeure rigide.

La porte s'ouvre. Elle ne tourne point la tête. On voit la forme sombre d'un homme qui se reflète dans le miroir à travers le tissu vapoureux de la moustiquaire. Il demeure un moment immobile.

Entre Mesa. Il fait quelques pas et se tient debout à quelque distance de la chaise où Ysé est assise. Elle ne fait pas un mouvement.

MESA, à demi-voix.

C'est moi, Ysé. Je suis Mesa.

Silence.

C'est moi.

Long silence.

... toutes mes lettres depuis un an.

N'as-tu pas reçu toutes mes lettres depuis un an ? Pourquoi ne pas m'avoir répondu,

Rien ! pas un seul mot, pas une seule petite ligne !

Dis, que t'ai-je fait, ma chérie ? pourquoi me faire souffrir ainsi ce que j'ai souffert !

Que t'ai-je fait, ma bien-aimée ? Mais à la fin c'est toi, et cela me suffit ! C'est toi.

Et je ne demande rien, et je ne reproche rien. C'est toi, mon âme ! je te vois, ma bien-aimée ! c'est toi, et cela me suffit. Je t'aime, Ysé !

C'est vrai, j'ai désiré de désir que tu partisses ! j'étais faux et tu l'as deviné,

Et j'ai vu que je ne pouvais me passer de toi, et tu es mon cœur, et mon âme, et le défaut de mon âme,

Et la chair de ma chair, et je ne puis pas être sans Ysé,

Et je ne crois point ce que l'on m'a dit. Ô les choses affreuses que l'on m'a dites ! Ô que j'ai souffert, Ysé ! Eh quoi ! pas un mot de toi, cruelle !

Et je ne crois point ce que l'on m'a dit. Et je te retrouve dans cette maison. Et je sais que tu vas tout m'expliquer.

Pardonne ces dernières lettres affreuses, j'étais fou ! Non, je ne le crois pas, que tu ne m'aimes plus ! Non, Ysé, je ne le crois pas ! Non, non, mon cœur ! Non, mon cœur ! Non, mon cœur !

Parle seulement, mon amour, et tourne-toi vers moi, et dis-moi une parole afin que je l'entende et que je meure de joie,

Parce que je t'avais perdue et voici que je t'ai retrouvée !

Silence.

Que t'ai-je fait ? pourquoi me traites-tu ainsi ?

Ne répondant pas, comme si je n'existais plus.

Ah moi dans la demeure des morts je reconnaîtrais mon unique ! Ysé, Ysé !

N'entends-tu point le son de ma voix ? que t'ai-je fait, Ysé ?

Qu'as-tu fait ? que t'ai-je fait, cœur de fer ? Parle, qu'as-tu à me reprocher ? Comment ai-je mérité

Cela ? Qu'y a-t-il que je ne t'ai donné ? dis la chose que j'ai réservée !

Mon corps, mon âme.

Mon âme pour en faire ce que tu veux, mon âme comme si elle était à moi, et tu l'as prise,

Comme si tu savais ce que c'est.:

Et si je t'ai fait partir, tu sais bien qu'il le fallait.

Et toi-même, tu le disais, puisque Ciz était absent, et nous aurions tout arrangé.

Et il ne s'agissait que de quelques mois et je te rejoignais ensuite.

Ô ces mois où je ne savais où tu étais, pas un mot, pas un mot de toi, cruelle !

Mais maintenant je t'apprends que Ciz est mort et je puis te prendre pour ma femme.

Et nous pouvons nous aimer sans secret et sans remords.

Eh quoi ! tu ne m'entends plus ? Est-il vrai, Ysé ? Tu ne m'aimes plus, Ysé ? J'ai reçu une lettre affreuse !

Non, Ysé, je ne le crois pas ! Non, mon cœur, je ne le crois pas ! Non, mon âme, je ne le crois pas ! Non, non, n'est-ce pas ?

Ah, et puis cela ne fait rien, et j'ai tout oublié, et je ne veux rien savoir !

Mais tu es ici et tu es ma bien-aimée, et viens seulement, et je saurai bien te reprendre, et qui est-ce qui t'arrachera de mon cœur ?

Lève-toi et je te sauverai, je sauverai Ysé de la mort, car tu vois que je suis venu jusqu'à toi.

Silence.

Ne me crois-tu pas ? je suis un vieux Chinois, je connais les choses secrètes.

Et j'ai un signe sur moi que tous respectent. Viens ça, prends ton enfant,
Entends-tu ? Est-ce peu de chose que la vie ? Viens. C'est la vie que je t'apporte.

Silence.

Viens, je te sauverai. Et si tu ne veux plus de moi, laisse
Moi du moins te ramener à tes enfants.

Silence.

Ainsi, cela est vrai ! ainsi, ainsi cela est vrai !
Ainsi, ainsi, cet homme,
Tu l'aimes, et moi, tu ne m'aimes plus, mais tu me hais ! Tu l'aimes et couches avec lui,
Et la mort, la mort avec lui,
Tu la préfères, plutôt que la vie avec moi.
Et tu m'aimais cependant ! Et quinze jours avant quand tu es partie sur le bateau,
Je voulais te baiser la joue, et c'est toi qui toute en larmes de force
Me pris la bouche avec la tienne. Quinze jours, quinze jours seulement !

Silence.

Chienne ! dis-moi, qu'as-tu pensé quand pour la première fois
Tu t'es livrée, l'ayant résolu, à ce chien errant,
Avec ce fruit d'un autre en ton sein, et que le premier éveil de la vie de mon enfant

Se mêlait au soubresaut de la mère, toute piquée du délice d'un double adultère ?

Mon âme que je t'ai donnée, ma vie que je t'ai communiquée,

Tu l'as prostituée à un autre, et que pensais-tu pendant ces jours lourds que mon enfant mûrissait,

Et que tu l'apportais à cet homme, et que tu dormais augmentante entre ses bras, toute emplie des membres de mon fils ?

Je t'en prie ! Je sens une petite chose qui tremble !

Ne me fais pas commettre un grand crime ! Tu ne sais pas comme toi et moi

Nous sommes près de la damnation en ce moment. Rien qu'une bien petite chose à faire.

Long Silence.

Il approche d'elle la lampe et l'examine.

La même.

Dis, Ysé, ce n'est plus le grand soleil de midi. Tu te rappelles notre Océan ?

Mais la lampe sépulcrale colore ta joue, et l'oreille, et le coin de votre tempe,

Et se reflète dans vos yeux, vos yeux dans le miroir.

Il prend les cheveux dans sa main.

Ce sont les mêmes cheveux, ah, j'en reconnais l'odeur,

Lorsque j'étais enfoncé en toi jusqu'aux narines ainsi que dans un trou profond.

Les mêmes cheveux, mais de grosses veines d'argent se mêlent à l'or.

Il souffle la lampe.

La petite lampe est éteinte. Et il est éteint en même temps,
Ce dernier soleil de notre amour, ce grand soleil de midi et d'août
Dans lequel nous nous disions adieu dans la lumière dévorante, nous
séparant, faisant de l'un à l'autre désespérément
Un signe au travers de la distance élargie.
Adieu, Ysé, tu ne m'as point connu ! Ce grand trésor que je porte en moi,
Tu n'as point pu le déraciner,
Le prendre, je n'ai pas su le donner. Ce n'est pas ma faute.
Ou si ! c'est notre faute et notre châtement. Il fallait tout donner,
Et c'est cela que tu n'as pas pardonné.

Silence.

Et cependant je ne t'ai point aimée pour rire ! Ô Ysé, si tu savais comme
je te portais sérieusement dans mon cœur,
Ô ma bien-aimée, comme il faisait bon pour vous dans mon cœur !
Ah, si j'avais été là, je vous aurais défendue et personne ne vous aurait
arrachée de mon cœur, ma vie !
Et il faut endurer cela ! Elle ne répond pas ! Elle est là, ô dieux, elle est
ici !
Elle est là et elle n'y est point. La même, nullement la même.
Telle une nuit je t'ai vue t'avancer vers moi de ce pas fier et léger avec un
sourire plein de mystère.
Disant : « C'est un grand mystère. Mesa, je t'annonce que notre enfant
est né. »
Et moi je pleurais, et je riais, et je pensais seulement : C'est toi !
« Pourquoi ne pas m'avoir écrit, cruelle ! »
Mais toi, comme quelqu'un qui sait, faisant de la bouche : Silence !
Tu ne répondais que par un sourire et je te regardais sourire, ô mon bien !
Et maintenant voici l'horreur !

Silence.

Mais tu n'as pas le droit ! tu n'as pas le droit ! tu n'es pas seule !

Ce n'est pas vrai que tu m'as oublié ! ce n'est pas vrai que tu ne m'aimes plus ! ô ma bien-aimée, ce n'est pas vrai que tu me hais !

Il n'y a pas moyen, Ysé ! Ce que je t'ai donné, est-ce que je puis le reprendre ? Est-ce que tu ne m'emportes pas où tu es ? Est-ce que tu as le droit

De n'être pas à moi ? Qu'y a-t-il en toi que tu ne m'aies

Donné, et que je n'aie eu, et mangé, et aspiré, et qui ne me nourrisse de feu, et de larmes, et de désespoir !

Réponds ! vois comme je souffre ! et tourne ton visage vers moi, ma beauté, et dis-moi que cela n'est pas vrai !

Silence.

Ysé, qu'as-tu fait de notre enfant ?

Silence.

Est-ce qu'il est mort ?

Silence.

Ysé, tu ne le laisseras point mourir. Donne-moi mon enfant afin que je le sauve.

Silence.

Est-ce qu'il est mort ? Est-ce que tu l'as tué ?

Silence.

S'il est ici je saurai bien le trouver.

Il fait un mouvement vers la porte. Pas d'Amalric au dehors. Il entre.

AMALRIC

Qui est là ?

MESA

C'est moi.

Amalric s'avance. Il frotte une allumette et les deux hommes se regardent face à face pendant quelle brûle. Elle s'éteint.

AMALRIC

Mesa, je ne suis nullement heureux de vous revoir.

MESA

Je viens reprendre cette femme qui est à moi et cet enfant qui est le mien.

AMALRIC

Je ne vous rendrai ni l'un ni l'autre.

MESA

Je les reprendrai malgré vous.

AMALRIC, avec un rire sec.

Et malgré elle ? Que dis-tu, Ysé ?

Mesa tressaille.

Que préfères-tu, dis-le ?

Ou de t'en aller avec celui-ci et de vivre ?

Toi et l'enfant, et dans ce cas étends la main.

Silence.

Ou de mourir avec moi ?

Silence. Elle garde l'immobilité.

MESA, criant.

C'en est trop !

*Il tire une arme de sa poche.
Amalric se jette sur lui et la lui
arrache. Lutte affreuse dans
l'obscurité. Mesa tombe, brisé, par
terre.*

*Ysé, qui voit tout dans le miroir,
n'a pas bougé.*

YSÉ, d'une voix singulière, sans changer de pose.

Assassin !

*Amalric allume la lampe et se
penche sur le corps de Mesa qu'il
examine.*

AMALRIC

C'est bien ce que je pensais. Je lui ai démanché l'épaule droite.

Mais de son côté je crois bien qu'il s'est démoli une jambe. Quel
maladroit !

Il se relève. Ysé sourit dans le miroir. Il va vers elle et la baise sur la tempe.

YSÉ

Amalric, cela est affreux. Ne le laisse pas ainsi par terre.

Amalric soulève le corps et le porte sur le canapé.

AMALRIC

Comment est-il venu jusqu'ici ?

YSÉ

Il a dit

Qu'il avait une passe avec lui.

Amalric le fouille et retire des vêtements une planchette couverte de figures et de caractères singuliers qu'il montre à Ysé.

AMALRIC

Nous sommes sauvés, Ysé.

YSÉ

Sauvés.

AMALRIC

Comme tu dis cela sans joie.

Il la regarde. Silence.

YSÉ

Et mon mari est mort. Nous pourrions nous épouser, Amalric.

AMALRIC

On ne peut mieux. Voici une soirée excellente.
Quel couple modèle nous allons faire !

YSÉ, montrant le corps dans le miroir.

Est-ce qu'il n'y a pas moyen de l'emporter avec nous ?

AMALRIC, durement.

Impossible.

YSÉ

Nous ne pouvons l'abandonner aux Chinois.

AMALRIC

Il sautera à notre place. La machinette est montée. Il n'y a qu'à la laisser marcher.

Pause.

YSÉ, de la même voix singulière.

Fouille donc encore les poches, inutile de laisser rien aux morts.

AMALRIC

Ysé, c'est un peu dégoûtant.

YSÉ

Pourquoi ? Va. Fais.

*Il fouille et retire une enveloppe
scellée de cire.*

AMALRIC, lisant.

Ceci est mon testament.

Il rit et empoche le papier.

YSÉ

Partons.

AMALRIC

Prépare-toi. J'ai vu ce bateau arriver.

Je vais faire signe à mon boy. Tout ira bien. Prends l'enfant.

*Ysé se rend dans la pièce voisine
sans regarder Mesa. Un temps assez
long s'écoule. Ysé rentre seule.*

AMALRIC

Eh bien, tu n'as pas pris l'enfant ?

YSÉ

Il est mort.

Pause.

AMALRIC

Partons.

*Il souffle la lampe. Clair de
lune. Ils sortent sans regarder Mesa.
On entend un éclat de rire hystérique
dans l'escalier.*



*Nuit complète. On voit par les
ouvertures toutes les étoiles du ciel
qui brillent. La lune traverse toute la
chambre d'un grand rayon.*

*Mesa se réveille et longtemps il
reste muet, méditant.*

CANTIQUE DE MESA

Me voici dans ma chapelle ardente !

Et de toutes parts, à droite, à gauche, je vois la forêt des flambeaux qui
m'entoure !

Non point de cires allumées, mais de puissants astres, pareils à de
grandes vierges flamboyantes

Devant la face de Dieu, telles que dans les saintes peintures on voit Marie
qui se récuse !

Et moi, l'homme, l'Intelligent,

Me voici couché sur la Terre, prêt à mourir, comme sur un catafalque
solennel,

Au plus profond de l'univers et dans le milieu même de cette bulle
d'étoiles et de l'essaim et du culte.

Je vois l'immense clergé de la Nuit avec ses Évêques et ses Patriarches.

Et j'ai au-dessus de moi le Pôle et à mes côtés la tranche, et l'Équateur
des animaux fourmillants de l'étendue,

Cela que l'on appelle Voie lactée, pareil à une forte ceinture !

Salut, mes sœurs ! aucune de vous, brillantes !

Ne supporte l'esprit, mais seule au centre de tout, la Terre

A germé son homme, et vous, comme un million de blanches brebis,

Vous tournez la tête vers elle qui est comme le Pasteur et comme le
Messie des mondes !

Salut, étoiles ! Me voici seul ! Aucun prêtre entouré de la pieuse
communauté

Ne viendra m'apporter le Viatique.

Mais déjà les portes du Ciel

Se rompent et l'armée de tous les Saints, portant des flambeaux dans
leurs mains,

S'avancent à ma rencontre, entourant l'Agneau terrible !

Pourquoi ?

Pourquoi cette femme ? pourquoi la femme tout d'un coup sur ce
bateau ?

Qu'est-ce qu'elle s'en vient faire avec nous ? est-ce que nous avons
besoin d'elle ? Vous seul !

Vous seul en moi tout d'un coup à la naissance de la Vie,

Vous avez été en moi la victoire et la visitation et le nombre et
l'étonnement et la puissance et la merveille et le son !

Et cette autre, est-ce que nous croyions en elle ? et que le bonheur est
entre ses bras ?

Et un jour j'avais inventé d'être à vous et de me donner,

Et cela était pauvre. Mais ce que je pouvais,

Je l'ai fait, je me suis donné,
Et vous ne m'avez point accepté, et c'est l'autre qui nous a pris.
Et dans un petit moment je vais Vous voir et j'en ai effroi
Et peur dans l'Os de mes os !
Et vous m'interrogerez. Et moi aussi je Vous interrogerai !
Est-ce que je ne suis pas un homme ? Pourquoi est-ce que vous faites le Dieu avec moi ?

Non, non, mon Dieu ! Allez, je ne vous demande rien ! Vous êtes là et c'est assez. Taisez-vous seulement,
Mon Dieu, afin que votre créature entende ! Qui a goûté à votre silence,
Il n'a pas besoin d'explication.

Parce que je vous ai aimé
Comme on aime l'or beau à voir ou un fruit, mais alors il faut se jeter dessus !

La gloire refuse les curieux, l'amour refuse les holocaustes mouillés.
Mon Dieu, j'ai exécution de mon orgueil !

Sans doute que je ne vous aimais pas comme il faut, mais pour l'augmentation de ma science et de mon plaisir.

Et je me suis trouvé devant Vous comme quelqu'un qui s'aperçoit qu'il est seul.

Eh bien ! j'ai refait connaissance avec mon néant, j'ai regoûté à la matière dont je suis fait.

J'ai péché fortement.

Et maintenant, sauvez-moi, mon Dieu, parce que c'est assez !

C'est vous de nouveau, c'est moi ! Et vous êtes mon Dieu, et je sais que vous savez tout.

Et je baise votre main paternelle, et me voici entre vos mains comme une pauvre chose sanglante et broyée !

Comme la canne sous le cylindre, comme le marc sous le madrier.

Et parce que j'étais un égoïste, c'est ainsi que vous me punissez
Par l'amour épouvantable d'un autre !

Ah ! je sais maintenant

Ce que c'est que l'amour ! et je sais ce que vous avez enduré sur votre
croix, dans ton Cœur,

Si vous avez aimé chacun de nous

Terriblement comme j'ai aimé cette femme, et le râle, et l'asphyxie, et
l'étau !

Mais je l'aimais, ô mon Dieu, et elle ma fait cela ! Je l'aimais, et je n'ai
point peur de vous,

Et au-dessus de l'amour

Il n'y a rien, et pas vous-même ! et vous avez vu de quelle soif, ô Dieu, et
grincement des dents,

Et sécheresse, et horreur et extraction,

Je m'étais saisi d'elle ! Et elle m'a fait cela !

Ah, vous vous y connaissez, vous savez, vous,

Ce que c'est que l'amour trahi ! Ah, je n'ai point peur de Vous !

Mon crime est grand et mon amour est plus grand et Votre mort seule, ô
mon Père,

La mort que vous m'accordez, la mort seule est à la mesure de tous
deux !

Mourons donc et sortons de ce corps misérable !

Sortons, mon âme, et d'un seul coup éclatons cette détestable carcasse !

La voici déjà à demi rompue, habillée comme une viande au croc, par
terre ainsi qu'un fruit entamé.

Est-ce que c'est moi ? Cela de cassé,

C'est l'œuvre de la femme, qu'elle le garde pour elle, et pour moi je
m'en vais ailleurs.

Déjà elle m'avait détruit le monde et rien pour moi

N'existait qui ne fût pas elle et maintenant elle me détruit moi-même.

Et voici qu'elle me fait le chemin plus court.

Soyez témoin que je ne me plais pas à moi-même !

Vous voyez bien que ce n'est plus possible !

Et que je ne puis me passer d'amour, et à l'instant, et non pas demain,
mais toujours, et qu'il me faut la vie même, et la source même,

Et la différence même, et que je ne puis plus,

Je ne puis plus supporter d'être sourd et mort !

Vous voyez bien qu'ici je ne suis bon à rien et que j'ennuie tout le monde

Et que pour tous je suis un scandale et une interrogation.

C'est pourquoi reprenez-moi et cachez-moi, ô père, en votre giron !



*Bruit léger et soyeux au dehors,
la porte s'est ouverte
silencieusement. Entre Ysé vêtue de
blanc en état de transe hypnotique.
Elle s'avance au travers de la pièce,
non point marchant en automate,
mais à la manière d'un nuage. Elle
passe devant le miroir. On la voit au
travers de la moustiquaire. Et elle
entre dans la pièce où se trouve
l'enfant mort, laissant la porte à demi
ouverte. Et on l'entend qui pleure
étrangement.*

MESA, appelant à demi-voix.

Ysé ! Ysé !

*Elle rentre, elle erre sans aucun
bruit au travers de la pièce. Elle
ouvre tous les tiroirs et passe les
mains dedans, ceux de la commode,
celui de la table de toilette. Elle ouvre
les armoires, la pharmacie, l'armoire
à glace. Elle passe les doigts sur les
rayons vides, elle se hausse comme
pour regarder. Elle sort, la voici en
bas, dans l'office, dans la salle à*

manger, partout, comme quelqu'un
qui fouille et qui cherche, la maîtresse
de la maison déserte.

Silence.

*Et soudain l'on entend un grand
cri de femme épouvantablement
mélodieux et aigu.*

MESA, appelant fortement.

Ysé ! Ysé ! viens ! viens !

*Pause. Et on la voit tout à coup
toute blanche avec ses longs cheveux
épars dans la véranda inondée par la
lune.*

MESA, pensant.

Telle je t'ai vue jadis, sur le navire !

*Elle vient, elle s'accroupit à ses
pieds, elle pose son bras nu tout droit
au travers de ses genoux. Il lui met
légèrement la main sur la tête.*

YSÉ

Mesa, je suis Ysé. C'est moi.

MESA

Est-ce toi-même ?

Que de fois je t'ai vue en rêve ! Est-ce que c'est un rêve encore ? Est-ce
que tu vas de nouveau cesser ?

YSÉ

Ce n'est pas un rêve ; Mesa, les rêves sont finis. Il n'y a plus que la vérité.

MESA

Ysé, Ysé aux longs cheveux, est-il vrai ?

YSÉ

Tout est devenu vrai.

MESA

Dis, est-ce que tu m'entends à présent ? est-ce que tu sens vivre

Mon souffle au fond de tes entrailles ? est-ce que tu es sous ma parole comme quelqu'un de créé ? Ah, sois ma vie, mon Ysé, et sois mon âme, et ma vie, et sois mon cœur, et dans mes bras le soulèvement de celui qui naît !

Ah, Ysé, c'est trop cruel, il ne faut pas me repousser, car c'est moi qui suis dans ton cœur.

YSÉ

Laisse ta main sur ma tête et alors je vois tout et je comprends tout.

Tu ne sais pas bien qui je suis, mais maintenant je vois clairement qui tu es et ce que tu crois être,

Plein de gloire et de lumière, créature de Dieu ! et je vois que tu m'aimes,
Et que tu m'es accordé, et je suis avec toi dans une tranquillité ineffable.

MESA

Est-ce que tout est fini, Ysé ?

YSÉ

Tout est fini !

MESA

Est-ce qu'il n'y a plus rien à craindre ?

YSÉ

C'en est fait.

MESA

Plus rien, plus rien à attendre ?

YSÉ

Plus rien que l'amour à jamais, plus rien que l'éternité avec toi !

MESA

Je ne puis donc me débarrasser de cette Ysé ? Il ne m'est pas possible
De me défaire de ces deux mains de femme à mes flancs ?

YSÉ

Il ne t'est pas possible. Où tu es, je suis avec toi.

MESA

Pourquoi donc m'avais-tu quitté ?

Pause.

Pourquoi est-ce que tu fais encore celle qui ne répond pas comme dans
les rêves ? Je devine que tu souris

Amèrement, visage caché ! Ce n'est plus un rêve !

YSÉ

Cette fois c'est moi qui dors.

MESA

Ah, ne te réveille point !

YSÉ

Me voici détachée comme une huile pure.

MESA

Pourquoi ne veux-tu point me répondre ?

YSÉ

Suis-je si laide ? Pourquoi me repoussais-tu désespérément ?

MESA

Je t'aimais trop, ma vie !

YSÉ

Je ne puis plus vous être enlevée.

MESA

Et voici la « très grande joie » que tu m'annonces ?

YSÉ

Console-moi parce que mon cœur est triste.

MESA

Quelle tristesse as-tu le droit d'avoir, rebelle, ou quelle joie
Qui soit autre que moi ?

YSÉ

Je ne suis pas la joie, mais la douleur.

La voici donc au travers de tes genoux, ô brisé, la proie suprême ! Est-ce qu'elle n'est point trop lourde pour toi ?

Ô ma lumière éclatante ? ô mon mâle sublime ! tu me vois au travers de tes genoux l'aveugle et la désirante !

MESA

Je t'ai vaincue enfin ! et voici toute la proie contre mon cœur, et pas un membre luttant

Qui ne cède à un membre plus fort, et à la volonté de l'oiseau qui monte et de l'aigle vertical !

Je sens le poids qui cède à l'aile et j'emporte donc avec moi ce corps lourd

Qui est ma mère et ma sœur et ma femme et mon origine !

La voici enfin consommée

La victoire de l'homme sur la femme et l'entre-possession

De l'égoïsme et de la jalousie.

Tu dis joie ? Mais voici la joie qui est au-dessus de la joie, comme le feu qui devient la flamme et le désir qui devient la justice, et l'amour qui devient l'acceptation.

Et notre mariage en nous

Comme l'opération d'un astre et comme un être qui se sert de son double cœur !

YSÉ

Laisse-moi dire aussi

Ce que j'ai à dire. Garde ta main

Sur mon front pour que je me souvienne. Ô comme je me sens en grande nuit et peine !

Mais de tout mon poids je suis couchée au travers de ton corps et tu ne peux m'échapper.

Laisse-moi raconter tout. Laisse-moi te parler amèrement.

MESA

Te voici sous ma main, ô tête dorée !

YSÉ

Mesa, je t'annonce que notre enfant est mort.

Elle se met à sangloter tout bas.

MESA

Cela est mieux ainsi.

YSÉ

Tu ne l'as point vu, Mesa.

MESA

Je vais le voir tout à l'heure et il me reconnaîtra.

YSÉ

Ô infinie amertume ! Ô fils de ma honte ! ô mon enfant très cher, ô fils de mon sein, pardonne à ta misérable mère !

Ô Mesa, tu te rappelles bien, avant que je ne susse que j'étais enceinte,
J'avais retrouvé ces pauvres petits vêtements d'enfant,
Les chaussons, le bonnet, la petite camisole de tricot,
Et je riaais, et je pleurais et je les mettais contre mon visage,
Et tu te moquais de moi, et tu disais que j'étais comme une vache la bonne bête à qui pour qu'on la traie,

On donne la peau d'un veau et elle se met à la lécher avec ferveur.

Ô Mesa, un enfant, tu ne sais ce que c'est. Ô comme on se sent une femme avec son enfant !

MESA

Paix, Ysé !

YSÉ

Ô Mesa, empêche que je me réveille, je ne veux pas ! empêche
Que je redevienne cette ancienne Ysé orgueilleuse,
La belle Madame Ciz.

MESA

Ce n'est plus l'ancienne Ysé, c'est mon Ysé avec moi pour toujours.

YSÉ

Mais l'ancienne Ysé, tu ne l'aimais point ?

MESA

Tu le sais, ô chair qui es là sous ma main !

Pause.

YSÉ

Je l'ai quitté
Au moment que la jonque partait. Il me croit endormie dans la chambre.

MESA

Ô comme tu m'as trahi !

YSÉ

Paix, Mesa !

MESA

Pourquoi me prends-tu ainsi la main convulsivement ?

YSÉ

Ah !

MESA

Qu'y a-t-il, cœur troublé ?

YSÉ

Ne me quitte point, Mesa !

Ô Dieu !

Est-il possible que je sois sauvée ? Je le vois ! je vois tout !

J'ai fait des choses affreuses !

MESA

Que vois-tu ?

YSÉ

Une paillote misérable, un homme mort

Avec un visage terrible, surmonté d'une énorme touffe de cheveux noirs !

Tordu par le choléra, dans une couverture infecte. Ce n'est plus cet air fade que je haïssais !

Et sans relâche du toit une goutte d'eau

Choit sur la prunelle même de l'œil béant.

Et au dehors une pluie comme je n'en ai jamais vu, un déluge, une forêt aussi sombre que la feuille d'arum,

Chaque rais de pluie aussi gros qu'un tuyau de pipe.

MESA

Que vois-tu encore ?

YSÉ

Ô peine ! ô douleur poignante !

MESA

Que vois-tu ?

YSÉ

Ô mes enfants !

Ô quelle mère j'ai été pour vous ! Je regarde, levant les yeux,

Comme ils regardent pendant que je leur lis tout haut

La chère maman de leurs yeux confiants et tranquilles !

Et je pense que je les ai trompés et abandonnés et assassinés !

Et parfois la nuit m'étant réveillée, je les entendais dormir et leurs deux haleines différentes,

Et je les écoutais, le cœur battant, et je pensais qu'ils étaient mes chers enfants !

Tu sais qu'il n'y eut jamais de si beaux enfants ! Ils ne m'ont jamais fait aucune peine.

Tout le monde nous regardait quand nous sortions,

Moi, la jeune mère triomphante entre mes fils, et ils marchaient de chaque côté de moi

Tout droits en serrant les poings comme de petits soldats.

Je ne comprends pas ! Je ne suis qu'une femme infortunée ! Comment est-ce que tout cela est arrivé ?

MESA

C'est *l'amour* qui a tout fait. Eh quoi ? N'est-il plus donc plus pour nous la seule chose bonne et vraie et juste et signifiante ?

Est-ce que les mots ont perdu leur sens ? et n'appelons-nous plus

Le *bien*, ce qui facilite

Notre amour, et *mal* ce qui lui est opposé ?

Dis, on l'appelle le « triomphe de la nature et de la vie ». Et la mort même ne tranche pas mieux les liens.

Que ne méritait pas entre nous une union si juste et si pure ? Fort pure.

Certes nous n'avons point ménagé

Les autres ; et nous-mêmes, est-ce que nous nous sommes ménagés ?

Me voici, les membres rompus, comme un criminel sur la roue,

Et toi, l'âme outrée, sortie de ton corps comme une épée à demi dégainée !

YSÉ

Ne raille pas ainsi affreusement !

MESA

Le mieux seul est le mieux, Ysé,

Qui est le grand Commandement incorruptible. Mais le mal même

Comporte son bien qu'il ne faut pas laisser perdre. Rappeler les morts à vie,

Nous ne le pouvons faire, mais la nôtre encore est à nous.

Nous pouvons donc tourner honnêtement le visage vers le Vengeur,

En disant : « Nous voici. Payez-vous sur ce que nous avons. » Nous pouvons cela.

Et

Puisque tu es libre maintenant,

Et qu'en nous près d'être détruits la puissance indestructible

De tous les sacrements en un seul grand par le mystère d'un consentement réciproque

Demeure encore, je consens à toi, Ysé ! Voyez, mon Dieu, car ceci est mon corps !

Je consens à toi ! et dans cette seule parole
Tient l'aveu et dans l'embrassement de la pénitence
La Loi, et dans une confirmation suprême
L'établissement pour toujours de notre Ordre.

YSÉ

Je consens à toi, Mesa.

MESA

Tout est consommé, mon âme.

YSÉ

Ne crains donc point.

MESA

Je ne crains point, Ysé.

YSÉ

Même jadis, petit Mesa,

Tu ne pouvais me cacher ce que tu pensais et l'on voyait tout dans tes yeux.

Mais maintenant

Comme on sent par les narines une odeur et comme on touche avec ses doigts,

C'est ainsi, (mais si tu savais comme cela est drôle, comment dire ? et naïf et excellent et saint et direct et incomparable),

C'est ainsi, Mesa, que je vois ton âme

Par le moyen de ma propre âme

Même, toutes les pensées qu'elle produit,
Et par la pulsation même de ma vie ce mouvement par qui tu existes.

MESA

Et est-ce que tu vois de la peur en moi devant la mort ?

YSE

N'aie point de honte, petit Mesa ! C'est le plus vivant qui a le plus horreur

De cesser de vivre ! Ô comme les hommes sont durs et fermés, et comme ils ont donc peur de souffrir et de mourir !

Mais la femelle Femme, mère de l'homme,
Ne s'étonne point, familière aux mains taciturnes qui tirent.
Vois-tu ? c'est moi maintenant qui te console et te reconforte.

MESA

Tu dors et j'ai les yeux ouverts.

YSE

C'en est fait.

Je vois ton cœur, Mesa, je suis satisfaite.

Voici que tout le passé avec le bien et tout le mal

Et la pénitence entre les deux comme un ciment, n'est plus que comme une base et un commencement et un seul corps

Avec ce qui est, ce qui est à présent pour toujours.

J'étais jalouse, Mesa, et je te voyais sombre, et je savais

Que tu me dérobais part de toi-même.

Mais maintenant je vois tout et je suis vue toute, et il n'y a qu'amour en nous,

Nets et nus, faisant l'un de l'autre vie, dans une interpénétration

Inexprimable, dans la volupté de la différence conjugale, l'homme et la femme comme deux grands animaux spirituels,

Vie de tout ce battement réciproque en nous de l'esprit œil,

Cœur de ce cœur sous le cœur en nous qui produit la chair et l'esprit et les cheveux et les bras qui étreignent

Et la vision et le sens, — et la bouche jadis sur ta bouche !

— Ne te raille point de moi, Mesa !

MESA

Je t'entends rire cachée !

YSÉ

Ô Mesa, si tu savais comme cela est terrible pour une femme,

De se regarder dans la glace et de voir que l'on vieillit et ces affreux petits points rouges,

Et de se toucher des doigts, et de songer qu'on n'est plus soi et ce corps autrefois de la jeune fille

Rose et luisante comme un glaïeul et sa figure drue et dure comme une pierre !

Ô la fiancée qui donne sa bouche qui sent la jacinthe blanche et la truffe fraîche !

Mais maintenant je ne vieillirai plus ! maintenant je suis jeune pour toujours !

MESA

C'est toi maintenant qui m'instruis, et j'écoute. Combien de temps maintenant, ô femme, dis-moi, fruit de la vigne,

Avant que je ne te boive nouveau dans le Royaume de Dieu ?

YSÉ

Je ne vois et je n'entends point cela, Mesa. Mais comme chacun produit
Sa vision et son entendement, c'est ainsi qu'avec sa propre vie
Il tire de l'admiration de la seule chose qui Est
Son propre temps. Il ne faut pas essayer de me comprendre.

MESA

Que vois-tu donc et qu'entends-tu ?

YSÉ

Seulement ton cœur.

MESA

Et puis ?

YSÉ

Il ne faut point avoir peur. Notre temps qui bat, le temps ancien qui
s'achève,

La machine qui est au-dessous de la maison, et il ne reste que peu de
minutes, le temps même

Qui s'en va faire explosion, dispersant cet habitacle de chair. Ne crains
point.

MESA

La chair ignoble frémit mais l'esprit demeure inextinguible.

Ainsi le cierge solitaire veille dans la nuit obscure

Et la charge des ténèbres superposées ne suffiront point

À opprimer le feu infime !

Courage, mon âme ! à quoi est-ce que je servais ici-bas ?

Je n'ai point su,

Nous ne savons point, Ysé, nous donner par mesure ! Donnons-nous donc d'un seul coup !

Et déjà je sens en moi

Toutes les vieilles puissances de mon être qui s'ébranlent pour un ordre nouveau.

Et d'une part au delà de la tombe j'entends se former le clairon de l'Exterminateur,

La citation de l'instrument judiciaire dans la solitude incommensurable,

Et d'autre part à la voix de l'airain incorruptible,

Tous les événements de ma vie à la fois devant mes yeux

Se déploient comme les sons d'une trompette fanée !

*Ysé se lève et se tient debout
devant lui, les yeux fermés, toute
blanche dans le rayon de la lune, les
bras en croix. Un grand coup de vent
lui soulève les cheveux.*

YSÉ

Maintenant regarde mon visage car il en est temps encore.

Et regarde-moi debout et étendue comme un grand olivier dans le rayon de la lune terrestre, lumière de la nuit,

Et prends image de ce visage mortel car le temps de notre résolution approche et tu ne me verras plus de cet œil de chair !

Et je t'entends et ne t'entends point, car déjà voici que je n'ai plus d'oreilles ! Ne te tais point, mon bien-aimé, tu es là !

Et donne-moi seulement l'accord, que...

Jaillisse, et m'entende avec mon propre son d'or pour oreilles

Commencer, affluer comme un chant pur et comme une voix véritable à ta voix ton éternelle Ysé mieux que le cuivre et la peau d'âne !

J'ai été sous toi la chair qui plie et comme un cheval entre tes genoux, comme une bête qui n'est pas poussée par la raison,

Comme un cheval qui va où tu lui tournes la tête, comme un cheval emporté, plus vite et plus loin que tu ne le veux !

Vois-la maintenant dépliée, ô Mesa, la femme pleine de beauté déployée dans la beauté plus grande !

Que parles-tu de la trompette perçante ? lève-toi, ô forme brisée, et vois-moi comme une danseuse écoutante,

Dont les petits pieds jubilants sont cueillis par la mesure irrésistible !

Suis-moi, ne tarde plus !

Grand Dieu ! me voici, riante, roulante, déracinée, le dos sur la substance même de la lumière comme sur l'aile par-dessous de la vague !

Ô Mesa, voici le partage de minuit ! et me voici, prête à être libérée,

Le signe pour la dernière fois de ces grands cheveux déchaînés dans le vent de la Mort !

MESA

Adieu ! je t'ai vue pour la dernière fois !

Par quelles routes longues, pénibles,

Distants encore que ne cessant de peser

L'un sur l'autre, allons-nous

Mener nos âmes en travail ?

Souviens-toi, souviens-toi du signe !

Et le mien, ce n'est pas de vains cheveux dans la tempête, et le petit mouchoir un moment,

Mais, tous voiles dissipés, moi-même, la forte flamme fulminante, le grand mâle dans la gloire de Dieu,

L'homme dans la splendeur de l'août, l'Esprit vainqueur dans la transfiguration de Midi !

FIN

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Susuman77
- M0tty
- Kaviraf

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)

4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)